

LETTRE D'ARISTÉE À PHILOCRATE

La *Lettre d'Aristée* est aussi connue sous le nom de *Lettre à Philocrate* qu'on date de la fin du 2^e s. av. l'ère moderne, autour de l'an 100. C'est l'historien juif Flavius Josèphe, qui la cite beaucoup, et qui l'attribue à Aristée. Elle est devenue célèbre parce que c'est le premier témoignage sur l'origine de la *Septante* et de l'existence de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie : en effet, c'est cette dernière qui aurait commandé la traduction en grec de la bible hébraïque.

Aujourd'hui, nous ne disposons que d'une vingtaine de manuscrits, datés du 11^e jusqu'au 16^e s., qui ont survécu l'épreuve du temps. Mais la lettre est citée par plusieurs auteurs anciens, comme Flavius Josèphe (*Antiquités Judaïques*, vers l'an 93), ou Philon d'Alexandrie (*Vie de Moïse*, vers l'an 15), ou Aristobule de Panées (vers l'an 160 av. notre ère) cité par Eusèbe de Césarée (*Praeparatio Evangelica*), ou Justin (vers l'an 160 de notre ère).

L'œuvre a été écrite originellement en grec. Le style est lourd, avec des mots inhabituels, si bien qu'il serait bien difficile de la considérer comme une pièce littéraire classique. L'auteur, un juif parlant grec, habitait probablement à Alexandrie en Égypte où on trouvait une population juive importante.

L'occasion de sa lettre est probablement la politique anti-juive d'Antiochus Épiphane vers l'an 170 av. notre ère. En Palestine, cette politique a donné lieu à la révolte des frères Maccabées. Dans ce contexte, en Égypte, le juif Aristée tente, par sa lettre, de consolider les liens entre les deux communautés, se référant à l'attitude bienveillante de l'ancien roi Ptolémée II (285-247 av. l'ère moderne) vis-à-vis de la communauté juive.

Ce qui fait ainsi la valeur de l'œuvre, c'est celle du témoignage d'un juif de la diaspora qui s'adresse tant à ses frères juifs qu'aux gentils pour proposer un *modus vivendi*. D'une part, dans un monde où la langue hébraïque est plus ou moins connue, il met en valeur la version grecque de l'Écriture et la sagesse de ses traducteurs. Sur la question des coutumes propres aux juifs, il ne bronche pas. Mais d'autre part, il prétend expliquer à ses concitoyens grecs le bien-fondé de ces coutumes et appelle au respect d'une forme de séparation, tout en rappelant que Zeus ou Jupiter. En présentant l'attitude bienveillante du roi Ptolémée II, il propose l'image de ce que devraient être les relations gréco-juives.

Référence : R.J.H. Shutt, *Letter of Aristeia*, in *The Old Testament Pseudepigrapha*, Vol. 2, Éd. James H. Charlesworth. Doubleday : Garden City, 1985, p. 7-34.

Sommaire

(V. 1 – 11) Le contexte de la lettre est celle de la ville d'Alexandrie, en Égypte et du roi Ptolémée II (285-247 av. l'ère moderne). Cette lettre s'adresse à Philocrate, frère d'Aristée, et entreprendre de raconter sa rencontre, ainsi que celle de sa délégation envoyée en

ambassade d'Alexandrie, avec le grand prêtre Éléazar à Jérusalem, afin de lui demander de l'aide pour traduire en grec le texte hébreu de la Bible. Mais l'auteur commence son récit à Alexandrie avec la rencontre du roi avec Démétrius de Phalerum, le bibliothécaire de la fameuse bibliothèque royale : ce dernier présente sa requête d'augmenter le nombre de livres à cinq cent mille, et en particulier, d'inclure une traduction grecque de la Bible hébraïque. Le roi décide d'écrire une lettre au grand prêtre de Jérusalem, Éléazar, réclamant son aide pour ce projet de traduction.

(V. 12 – 27) Aristée fait ici une digression et raconte qu'il a profité de l'occasion et des dispositions favorables du roi pour demander la libération de tous les juifs qui avaient été précédemment déportés en Égypte par le père du roi, Ptolémée I, fils de Lagos. Le roi répond par un décret ordonnant la libération de tous les esclaves juifs, offrant en retour une compensation financière à leur propriétaire.

(V. 28 – 50) Revenant à son sujet principal, Aristée cite la lettre du bibliothécaire Démétrius adressée au roi pour lui faire rapport sur l'état de la bibliothèque, tel que demandé, et sur le besoin d'une traduction grecque de la Bible hébraïque, en particulier de ses textes législatifs qui ont un caractère divin. Cela implique l'envoi d'une lettre au grand prêtre Éléazar de Jérusalem. Le roi s'empresse d'écrire cette lettre. Aristée nous fait lecture de cette lettre où le roi, après avoir dévoilé sa décision de libérer les esclaves juifs et d'être favorable aux juifs du monde entier, présente son projet de traduction, afin que la Bible soit dans sa bibliothèque. Plus précisément, il a besoin de six hommes exemplaires de chacune des douze tribus d'Israël. Il présente ensuite Aristée et Andreas comme chefs de la délégation qu'il lui envoie, et mentionne des cadeaux qui sont destinés au temple. La réponse d'Éléazar ne se fait pas attendre : après l'expression de gratitude pour les cadeaux et la libération des juifs, il affirme qu'il a donné suite au projet du roi en choisissant les hommes demandés.

(V. 51 – 82) Avant son départ pour Jérusalem, Aristée prend le temps de décrire tout le mobilier que les artisans du roi se mettent à fabriquer en cadeau pour le temple de Jérusalem, le roi, amoureux de l'art, intervenant personnellement dans leur taille et leur apparence. Aristée exprime son émerveillement devant la beauté et la somptuosité du résultat.

(V. 83 – 120) Aristée entreprend maintenant de décrire la Palestine, d'abord Jérusalem sise sur les hauteurs, puis son temple qui domine tout. Il s'émerveille devant le système de canalisation nécessaire pour la purification du sang des sacrifices, ainsi que devant la splendeur des cérémonies religieuses. Puis, il décrit la citadelle, qui protège le temple, et les procédures entourant la garde. Il s'ensuit ensuite une brève description de la ville et des régions voisines. Admirant l'agriculture et l'élevage dans la campagne palestinienne, il exprime le regret devant l'exode de la campagne autour d'Alexandrie et l'effort du roi pour la contenir. Son regard s'étend maintenant à l'ensemble de la Palestine pour souligner le zèle des agriculteurs et le fait que les régions sont bien équipées pour le commerce, en raison surtout de ses ports de mer, et bien arrosées par ses rivières et le fleuve Jourdain.

(120 – 127) Revenant à l'objet de son ambassade, Aristée décrit la qualité remarquable des hommes choisis pour la traduction. En même temps, il fait part de l'appréhension d'Éléazar craignant que ces hommes ne lui reviennent pas, sachant combien le roi aime les gens de grande culture.

(128 – 171) Cette section est introduite par l'inquiétude exprimée à Éléazar face à la législation juive concernant les viandes, les boissons et les animaux impurs. Ce dernier répond en insistant d'abord sur la souveraineté de Dieu qui s'exprime par sa législation. Cette législation concerne d'abord la futilité des idoles, qui ne sont que des objets faits de mains d'homme, ou des animaux, qui ne sont que des créatures. Ensuite, elle entend maintenir une séparation entre le peuple de Dieu et les autres hommes, afin de maintenir leur intégrité comme adorateur du vrai Dieu. Les oiseaux, considérés comme purs, sont domestiqués et ne mangent que ce qui est convenable, et ne se nourrissent pas d'autres animaux. C'est une leçon pour l'être humain qui doit éviter le contact des oiseaux impurs et devenir comme eux. Le fait de séparer les bêtes pures et impures exprime une symbolique où il faut se séparer des hommes qui commettent le mal. De même, tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles, et qui rumine, et donc est impur, a une fonction de mémoire : rappeler le phénomène de la vie créé par Dieu. C'est la même chose pour les signes distinctifs dans le vêtement et sur le corps : un rappel de Dieu. De plus, les animaux impurs sont une source de pollution, à l'image des hommes impies. Bref, aucune loi n'a été établie de manière fantaisiste, mais cherche à diriger l'homme pour qu'il pratique la justice. Voilà pourquoi on ne peut offrir en sacrifice que des animaux purs, à l'image de l'offrande de toutes les facettes de notre être.

(171 – 186) Après l'offrande d'un sacrifice par Éléazar, la communauté des traducteurs se met en marche pour Alexandrie avec les cadeaux du grand prêtre et une copie de grande qualité de la Bible. Une fois à destination, le roi s'empresse de les recevoir, court-circuitant le protocole et faisant sept fois la référence devant la copie de la Bible : c'est un moment qu'il considère historique et qui devra être remémoré annuellement. L'hospitalité qu'il offre à ses invités est princière. Il organise un banquet, respectant les coutumes juives et demandant à l'aîné des prêtres de faire la prière.

(187 – 294) Il suit une très longue section décrivant les festivités qui s'étendent sur sept jours, et où le roi pose à chacun des 72 traducteurs une question qui lui tient à cœur, et à chaque fois félicite son interlocuteur de la sagesse de sa réponse.

(295 – 300) En conclusion de sa narration sur le banquet offert par le roi, Aristée demande pardon à Philocrate pour la longueur de son récit, mais affirme que la sagesse des traducteurs mérite d'être soulignée, et que les données de son récit proviennent des archives royales où sont consignées toutes les activités du roi du matin au soir, et les textes sont toujours lus le lendemain de leur consignation en présence du roi pour confirmer leur exactitude, et au besoin, les corriger.

(301 – 322) Les traducteurs se mettent finalement au travail dans un bâtiment confortablement emménagés pour eux sur une île près d'Alexandrie. Le rituel est le même chaque jour. À sept heures du matin, ils se rendent à la cour du roi pour offrir leurs

salutations. Puis, étant retournés à leur lieu retraite, ils se lavent les mains avec l'eau de la mer en faisant des prières, puis, ils se mettent à leur travail de traduction jusqu'à quinze heures, après quoi ils sont libres de se détendre. Tous les textes traduits sont comparés et discutés pour arriver à une traduction commune, et une fois obtenue l'unanimité, le bibliothécaire Démétrius en fait une copie conforme. Soixante-douze jours après le début de leur travail, l'œuvre est achevée. Le résultat final est lu devant l'assemblée des juifs qui l'acclame, et demande que jamais on n'en change les mots. Le roi s'en réjouit également et s'étonne qu'une telle œuvre ne soit pas connue des poètes et des historiens. Il demande de prendre bien soin de ces livres et de préparer le départ des traducteurs, en les couvrant de cadeaux, et en prévoyant aussi des cadeaux pour le grand prêtre Éléazar, assurant qu'ils seraient toujours reçus comme des amis à Alexandrie.

I. INTRODUCTION

[1] Pour ce, mon frère Philocrate, que tu as toujours fait grande estime de la connaissance de chacune des choses et que fort tu aimes à apprendre, j'ai proposé t'écrire une chose excellente et qui vaut bien être connue, laquelle est advenue nous étant à la maison d'Éléazar le grand prêtre des Juifs. Mais, afin que tu entends plus aisément ceci, je mettrai peine de te déclarer premièrement les causes pour lesquelles nous fûmes là envoyés, puis, le voyage, au plus près de la vérité, tant pour ce que la chose le vaut que pour le désir que tu as imprimé en ton esprit d'avoir [2] connaissance de toutes choses, car cela est en l'homme fort estimable d'apprendre quelque chose ou par les histoires ou par ce qui se fait et, par ce moyen, l'entendement étant encore rude et comme enfantin est grandement paré quand du commencement il vient à assembler les plus belles choses et d'une plus grande valeur suivant Dieu et sa raison règlement sans faillir.

[3] À cette cause, comme je cherchais de grande affection la connaissance des choses divines et que la loi de Dieu ne pouvait être connue sans interprète qui la fit entendre, j'ai bien voulu, pour recouvrer la translation d'icelle, prendre la charge —et de bon gré— de faire le passage et légation vers un tel personnage qui, pour sa bonté et honneur, est en fort grande réputation envers ceux de son pays et tous étrangers et qui porte grand honneur et profit, non seulement à ceux lesquels il fréquente, mais aussi aux autres quelque part où ils soient, car la loi de Dieu est par devers eux mise en peaux de parchemin et écrite en lettres hébraïques.

[4] Or, ai-je fait ceci bien volontiers, ayant pris du roi l'occasion de parler pour les Juifs étant en captivité, lesquels furent premièrement amenés en Égypte par le père de celui-ci, qui gagna leur ville et pays. Mais, puisque nous sommes tombés sur le propos, j'ai estimé que c'était chose digne de te la faire savoir, afin que par cela tu en puisses mieux avoir [5] la connaissance, car j'estime que tu aimes mieux entendre et t'adonner au divin service que d'enquérir et chercher les constitutions humaines, qu'elles soient bonnes et saintes. Aussi as-tu bien montré l'affection que tu as quand tu es venu de l'île jusqu'à nous, non pour autre chose sinon de conquérir sur le lieu tout ce qui pourrait orner ton esprit, quelque [6] part que ce fût, car je t'ai premièrement écrit les choses qui m'ont semblées dignes de raconter de la race et nation des Juifs, ainsi que je l'ai entendu [7] et appris des plus savants Égyptiens, gens de grande prudence, car il faut reconnaître et rendre les plaisirs reçus, principalement à ceux de leur sorte, encore plus amplement à toi, qui sais que c'est de vertu et qui, non seulement pour la race tu montres bien avoir les conditions de frère,

mais aussi, tu as, suis [8] et pourchasses l'honneur et ce qui est beau, d'aussi bon que moi. Aussi la grâce et beauté de l'or et l'appareil des choses plus précieuses pour une vaine gloire ne nous apportent point tel fruit que nous le recevons par le don du savoir et par considérer les choses. Mais, de peur qu'on ne pense que je voulusse faire long préambule par une manière de montrer, je retourne à mon propos.

II. PRÉPARATIFS

1. Le projet du bibliothécaire

[9] Démétrius Phaléréen, étant maître de la librairie du roi, mettait toute peine d'amasser livres de tous les endroits du monde, tant qu'il lui était possible, par le moyen qu'il commettait, des gens çà et là aux lieux propices à cela pour acheter et copier les livres et fit tant par sa diligence qu'au mieux [10] qu'il eût pu faire, il mit à chef l'entreprise du roi. Car ainsi qu'on lui de mandait, moi présent, combien de milliers de livres il avait amassé, il répondit : « Sire, il y en a déjà de serrés en votre librairie plus de deux cent mille et, avant qu'il soit longtemps, je ferai que le nombre passe la somme de plus de cinq cent mille. Outre, on m'a dit que les lois des Juifs valent bien d'être transcrites et être mises dedans votre librairie.

[11] « Quel empêchement y a-t-il, dit-il, que tu ne le fais ? N'as-tu pas à ta commande tout ce qu'il faut pour ce faire ? » Quand Démétrius lui eut répondu qu'il était besoin de traduction pour les entendre pour tant que les Juifs usent de formes de lettres propres à leur langue ainsi que les Égyptiens disposent leurs lettres selon leur parler, car ceux-là se trompent fort qui pensent que les Juifs parlent la langue de Syrie, attendu qu'ils ont bien autre manière de parler.

Sur ces propos le roi lui dit qu'il en écrirait au pontife des Juifs afin de faire le tout dépêcher.

2. La libération des esclaves juifs

[12] Alors il me sembla que le temps et l'occasion étaient venus de délivrer ceux que le père du roi avait fait emmener de Judée, pour laquelle chose j'en avais souvent requis Sôsibios le Tarentin et André, capitaine de la garde du corps, car le susdit, accompagné du dit André, menant l'armée par la basse Syrie dite Coelé-Syrie et Phénicie, soumit tout à son obéissance, prenant et emmenant les uns pour les détenir comme esclaves en colonies, les autres, pour les butiner, et soumettre tout par frayeur, de sorte qu'il emmena bien cent mille prisonniers de Judée en Égypte, du nombre desquels il en [13] arma bien trente mille gens d'élite qu'il ordonna pour la garde du pays. Auparavant il y en avait encore d'autres qui étaient venus avec « le Perse », et autres envoyés avec Psammétique à l'encontre du roi des Éthiopiens, mais ce n'était point en telle multitude que Ptolémée Lagus en emmena [14] lui tout seul, car lui, comme j'ai dit, choisissant ceux qui étaient de l'âge et de la force pour être gentils compagnons, il leur bailla armes. Et le menu peuple, les jeunes enfants, les vieux et les femmes, il les consigna aux colonies, faisant ceci à l'intention que, si ses gens d'armes voulaient faire des fols, lui étant aux affaires de guerre, il refrénât par le moyen de ceux-ci leur orgueil.

Moi donc, qui cherchais aucun moyen de remettre ces gens-ci en leur liberté ainsi que j'ai déjà dit, prenant cette opportunité, je vins à parler au roi en cette sorte : [15] « Ce n'est pas chose étrange, Sire, s'il advient qu'un personnage se trouve pris de son fait même, car, vu et considéré que les Juifs n'ont tous qu'une loi, laquelle nous désirons, non seulement copier, mais aussi tourner en notre langue, comment pourrons-nous envoyer par devers eux puisqu'il y en a une si grande quantité d'entre eux devenus captifs en votre royaume ? Mais bien un gentil cœur et riche, après qu'il aurait délivré ceux qui sont détenus en cette peine, demanderait à cette heure leur loi, en regard à cela que Dieu donne le bonheur à votre empire, lequel leur a baillé la loi de laquelle nous nous soucions tant. Car eux, ils servent le Dieu qui a tout fait et créé ainsi [16] que tous les autres hommes, mais nous, en lui baillant un autre nom, nous l'appelons Zeus ainsi que nos ancêtres assez sagement lui ont baillé la signifiante pour ce que toutes choses qui sont en être sont faites et ont été de par lui, lequel ils ont opinion qu'il conduit et gouverne tout, et bien que tous hommes lui soient sujets, toutefois lui étant ainsi resplendissant d'une excellence de courage, il ne refuse point les vœux et requêtes qu'on lui fait.

[17] Aussi devons-nous de cœur prier Dieu qu'il dresse notre volonté et courage à maintenir la liberté de tous, car, comme ainsi soit que le genre humain soit de la façon et ouvrage de Dieu et que de par lui il prenne maintenant une vicissitude et changement, maintenant une autre, à cette cause, bien souvent et en plusieurs sortes, nous prions le dominateur des cœurs qu'il mette à exécution ce que lui requérons ».

[18] À raison de ces propos, j'avais conçu en moi une grande espérance de mettre à fin l'entreprise, vu aussi que Dieu donne faveur et aide à ceux qui lui demandent choses bonnes et raisonnables, car ce qui tend à la fin d'une bonne œuvre et juste, si les gens y tâchent à le faire saintement, le Seigneur qui domine sur toutes choses adresse leur œuvre et intention.

[19] Donc, le roi, s'exclamant un peu avec un bon visage, dit : « Combien penses-tu, dit-il, qu'ils sont de milliers » ? Et André, qui était là, répondit : « Plus de cent mille ». À cette heure-là le roi dit : « C'est peu de chose que nous demande Aristée ». Sôsibios et un autre qui étaient présents lui dit : « Sire, vous ferez chose digne de votre majesté si vous offrez à Dieu pour présent la liberté de ces gens-ci en lui rendant grâces car, puisque vous avez reçu de celui qui domine sur tous tant d'honneur et qu'il vous a élevé plus que vos ancêtres, il est bien raisonnable que vous lui rendiez plus de grâces ».

[20] Alors le roi, étant tout joyeux à cause du festin, commanda qu'on les cherchât tous et qu'on les rachetât de vingt drachmes pour tête, usant en cet endroit de promptitude bonne et légère, car Dieu mettait à fin nos souhaits et le poussait à remettre en liberté, non seulement ceux que l'armée de son père avait emmenés mais aussi, tous les autres qui étaient venus en son royaume en quelque sorte que ce fût, et monta bien le prix et somme de ceux qui furent rachetés à plus de quatre cent talents.

[21] Or, j'ai bien voulu envoyer la copie de l'ordonnance afin que plus à plein tu voies la grandeur de la chose et la débonnairété du roi, comment Dieu le poussa à donner sauveté à plusieurs :

[22] « Édit pour la délivrance des Juifs » Nous commandons que tous ceux qui avec mon père faisant la guerre sont entrés au pays de Syrie, de Phénicie et de Judée et en ont amené des prisonniers, qu'ils tiennent esclaves aux champs ou aux villes ou à autre chose faire, qu'ils aient à les délivrer et remettre en liberté et pareillement qu'à tous les Juifs qui auparavant ou après, en quelque sorte que ce soit, ont été emmenés, on leur rende leur

liberté. Pour le prix desquels ils recevront sur le champ, vingt drachmes par tête, lesquelles les gens de guerre prendront en distribution et paiement de vivres, les autres, par les mains de nos trésoriers, [23] car nous estimons que ces gens-ci furent enlevés et faits prisonniers sans que mon père l'entendît et contre tout droit et raison et outre, que le dégât du pays et que ces gens furent emmenés en Égypte, cela se fit par la témérité des gens d'armes car il avait assez de commodités par les gens de guerre du pays puisque toute la contrée lui rendait obéissance.

[24] Nous, donc, avisant à faire raison et justice à tous, principalement à ceux qu'on tient à tort en sujétion et préférant l'honneur de Dieu à toutes choses, nous ordonnons que, tout autant qu'il y a de personnes juives détenues et esclaves où qu'elles soient et en quelque sorte qu'elles aient été amenées en notre royaume, qu'elles soient remises en liberté. Davantage, afin que nul n'ait déplaisir ou dommage, nous commandons que, dedans trois jours après la publication de ce présente, tous aient à apporter incontinent par devers nous un billet contenant à la vérité combien de personnes il aura remis en liberté, car ainsi nous plaît-il être fait pour le bien de nous et de notre [25] royaume. Et s'il n'y a aucun à ce contrevenant, que ses biens soient confisqués ; quiconque n'en accusera aucun, nous commandons qu'il révèle l'avis et opinion d'un chacun. »

[26] Après que l'édit eut été émis par écrit, on le montra au roi pour voir s'il était à sa volonté. Et comme tout le reste y fut à sa volonté sauf ces mots « et ceux qui auparavant et ceux qui depuis étaient venus au royaume », le roi, pour plus grande magnificence, les fit ajouter et incontinent le roi fit apporter en un monceau l'argent et le distribuer à ses serviteurs et paysans. Cette [27] distribution fut dépêchée en sept jours et payé pourtant des milliers, plus de six-cent soixante talents, car il fut délivré un grand nombre d'enfants avec les mères et pour un chacun furent payées comptant vingt drachmes par tête suivant le commandement du roi qui, bien volontiers et à grand plaisir, fit dépêcher cette somme.

3. Le rapport du bibliothécaire

[28] Ces choses faites, le roi donna charge à Démétrius de lui bailler par requête le compte des livres hébraïques, car c'est la mode de ces rois-ci de dépêcher toutes choses par ordonnances, de sorte que rien ne se fait, tant petit soit-il, sans rescrit pour la magnificence et pour plus grande sûreté. Par quoi, ainsi que tu le vois à l'œil, j'ai copié et traduit la requête et les lettres, car on peut voir, par les tableaux, le grand nombre des délivrés selon la différence de leurs habits et métiers. Voici le double de la requête que Démétrius présenta au roi.

4. La requête de Démétrius

[29] « Comme il soit ainsi, Sire, que vous eussiez délibéré de faire chercher livres de toutes parts qui peuvent servir à emploi et orner votre librairie, je vous avise qu'en ayant fait diligente inquisition, j'ai trouvé qu'il s'en fallait le livre de la loi des Juifs et quelque peu d'autres.

[30] Laquelle loi est écrite en lettre et langage hébraïque, à cause de quoi et qu'elle n'est entendue que par ceux de la nation, elle n'a pu encore venir entre [31] nos mains. Mais elle vaut bien qu'elle soit aussi entre vos autres livres tant pour la sagesse qui est dedans que pour la hauteuse qui est divine. Et pour cette raison, il est fait souvent mention de ces

livres-ci aux poètes et historiens, parce que cette loi sert grandement à dresser les mœurs et forme de vivre et instituer les républiques pour l'excellence des gens et la révérence des choses qui y sont décrites, ainsi que dit Hecateus Abdérite.

[32] Par quoi, Sire, s'il vous semble bon que lettres soient dépêchées par de vers, le pontife en Jérusalem, qu'il nous envoie de chacune lignée six personnes, gens bien morigénés et vénérables et fort savants et entendus en l'intelligence de la loi, à cette fin, qu'après que plusieurs auront employé tout leur entendement à l'interpréter, qu'ils tirent et élisent ce qui sera consonant et propre et mettent à exécution une chose digne de telle entreprise et de votre bon plaisir. Dieu vous maintienne en prospérité et bonne santé. »

[33] Le roi, après avoir reçu la requête, il dépêcha lettres à Éléazar sur ceci par lesquelles, il lui faisait entendre la délivrance des captifs. Davantage, il lui envoya, pour l'honneur des prêtres de grandes coupes, des phiales, une table d'or de prix et valeur de cinquante talents d'or et de soixante-dix d'argent et force pierreries de grand prix ; outre ce, il commanda à ses financiers et maîtres des œuvres de fournir tout ce qu'il faut à l'ouvrage et cent talents à faire sacrifices et autres usages.

5. Les lettres entre Ptolémée et Éléazar

[34] Mais, afin que mieux tu entendes tout cet appareil, je mettrai-ci la copie des lettres du roi dont la teneur s'ensuit :

[35] « Ptolémée roi d'Égypte à Éléazar souverain prêtre des Juifs, salut.

Comme plusieurs Juifs fussent demeurant en nos pays, lesquels avaient été emmenés de Jérusalem du temps que les Perses tenaient l'empire et qui, étant captifs, étaient venus avec mon père en Égypte, desquels, il en avait ordonné un bon [36] nombre à l'état de guerre en l'ordonnance de ses gens d'armes pour en mettre les plus féaux aux garnisons afin de réprimer par leur moyen et aide les Égyptiens qui voudraient faire des fols et mutins, nous, après avoir reçu la couronne, voulant montrer notre débonnairété et le bon vouloir que nous portons à tous et principalement à ceux de votre pays, nous en avons remis de [37] grâce en liberté plus de cent mille, ayant premièrement rendu à leurs maîtres raisonnable prix pour chacun d'eux, car nous mettons notre étude à ordonner et disposer par bonne manière ce qui par la violence des guerres et force d'armes a été détourné de raison et équité, estimant bien faire si nous présentons ce don au grand Dieu en reconnaissance de ses grâces, lequel par paix et gloire insigne a rendu notre nom célèbre et redouté par tout le monde. À cette cause, les autres qui servent pour esclaves en l'ost, nous les avons faits compagnons du rang de gens d'armes et ceux que nous avons estimés dignes qu'on se fie en eux, nous leur avons donné état et charge en notre cour.

[38] Mais pour le désir que nous avons encore de faire plaisir et à ceux-ci et à tous autres Juifs qui sont épars parmi le monde, nous avons ordonné de translater en langue grecque votre loi qui est écrite en lettres hébraïques, afin qu'elle soit mise en notre librairie avec nos autres livres. Par quoi vous [39] ferez bien et chose digne de notre vouloir et affection si de chacune tribu vous choisissez six personnes bien instruites et approuvées quant au savoir de la loi qui la puissent bien interpréter, car pour ce qu'il est requis d'y penser diligemment et de près pour bien l'interpréter on pourra fixer et prendre la vérité par la considération et avis de la plupart. Aussi estimons nous bien acquérir grande gloire d'une si grande œuvre quand il sera parfait.

[40] Pour ces causes donc, nous envoyons André, capitaine de nos gardes, et Aristée, gens d'honneur et fort estimés en ma cour, pour offrir un présent de cent talents d'argent à faire sacrifices et autres usages. Au demeurant vous nous ferez plaisir de nous récrire s'il y a autre chose dont ayez affaire, afin que nous dépêchions incontinent ce que connaissons vous être à désir. »

[41] Cette lettre reçue, Éléazar rendit réponse en telles ou semblables paroles :

« Éléazar pontife au roi Ptolémée notre ami très redouté. Salut. Si vous et la reine Arsinoé, si votre sœur et vos enfants, faites tous bonne chère, il va très bien et selon mon désir. Quant est de moi, je me porte bien.

[42] Nous avons été fort réjouis de votre lettre tant pour votre délibération et conseil qu'avez pris, que pour la singulière affection que vous nous portez, vous avisant qu'après l'avoir reçue, ayant fait assemblée du peuple, nous leur avons amplement remontré votre bon vouloir envers nous, afin qu'ils entendissent la dévotion qu'avez à notre Dieu et les oblations qu'avez envoyées, leur faisant montre des vingt phiales d'or et trente d'argent avec cinq grandes coupes et la table de proposition et outre ce, cent talents d'argent pour l'appareil des sacrifices et autres choses nécessaires au service de Dieu, lesquels [43] présents ont été offerts par André l'un des grands seigneurs de votre cour et Aristée, gens notables en beauté et bonnes mœurs et excellents en savoir et qui par votre instruction et justice méritent tout bien, lesquels nous ont amplement exposé votre volonté et affection ainsi qu'il était contenu en votre lettre. Par quoi nous mettons à exécution votre désir combien que ce soit chose mal aisée, qui est un grand signe d'amitié et d'amour, pour ce qu'avez [44] fait un bien inestimable à ceux de notre pays.

[45] À cette cause, nous avons offert un sacrifice de louange à l'intention de vous, de votre sœur, de vos enfants et de vos amis et tout le peuple a prié Dieu que bien vous soit et qu'en toutes choses il conduise [46] votre volonté et que le Seigneur Dieu Tout-Puissant tienne votre royaume en prospérité, en paix et en gloire. Or, à cette fin que la translation de la Loi sacrée vous puisse tourner à profit et tranquillité, nous avons élu de tous, car tous y étaient présents, gens de bien et vénérables, six de chacune tribu, lesquels nous vous envoyons avec la Loi. Vous nous ferez ce bien, roi très juste, de nous renvoyer les dits personnages après que l'interprétation des livres sera achevée. Salut. »

6. Noms des 72 traducteurs

Voilà la réponse écrite de la part d'Éléazar à la lettre du roi. S'ensuivent les noms des personnages qui y allèrent de chaque tribu.

[47] De la première tribu Joseph, Ezéchias, Zacharias, Jehan, Ezéchias, Elisée. De la seconde tribu Judas, Simon, Samuel, Adée, Mathias, Eschémias. De la troisième tribu Néhémias, Joseph, Théodose, Basias, Ornias, Daces.

[48] De la quatrième tribu Jonathas, Auxée, Elisée, Ananias, Chabrias, Sachus. De la cinquième tribu Isaac, Jacob, Jésus, Sabbatée, Simon, Lévi. De la sixième tribu Judas, Joseph, Simon, Zacharias, Samuel, Sélémius.

[49] De la septième tribu Sabbatée, Jason, Jésus, Théodore, Jehan, Jonathas. De la huitième tribu Théodose, Jason, Jésus, Théodote, Jehan, Jonathas. De la neuvième tribu Théophile, Abraham, Arsam, Jason, Endémias, Daniel.

[50] De la dixième tribu Jérémie, Eléazar, Zacharias, Banéas, Elisée, Dathée. De l'onzième tribu Samuel, Joseph, Judas, Jonathas, Caleb, Désithée. De la douzième tribu Isael, Jehan, Théodore, Arsamène, Abiétas, Ezéchiel, en somme soixante et douze.

7. Description des cadeaux du roi

[51] Comme nous l'avons annoncé auparavant, je vais commencer la description des objets, car ils ont été exécutés avec une capacité inhabituelle ; le roi a accordé un fort soutien économique et supervisé chacun des artisans, donc ils ne pouvaient pas négliger aucun détail ni le réaliser sans précision.

Je vais d'abord décrire la table.

[52] L'intention du roi était de fabriquer les meubles aux proportions quelque peu excessives. Il a ordonné qu'ils collectent des informations auprès des habitants sur les dimensions de celle qui existait déjà et qui était dans le temple de Jérusalem.

[53] Quand il a été informé des mesures, il a demandé à nouveau s'ils pouvaient l'agrandir encore. Certains prêtres et personnes lui ont répondu que rien ne l'empêchait. Il a insisté qu'il voulait l'agrandir encor cinq fois, mais il était indécis, de peur qu'elle soit inutilisable pour les services liturgiques, [54] parce qu'il ne voulait pas que ses cadeaux soient exposés à leur place, mais il avait un plus grand intérêt à ce que les personnes des services aient dûment effectué les liturgies sur les biens qu'il avait fournis.

[55] Alors, il a fait faire les meubles susmentionnés de petites dimensions, non pas pour économiser de l'or, mais parce qu'apparemment, celles-ci avaient été adoptées intentionnellement, a-t-il dit. Car peu de temps après avoir été prescrit, il n'y aurait rien économisé ; mais qu'il n'était pas nécessaire de dépasser ou d'exagérer ce qui était bien fait.

[56] Il a donné l'ordre d'employer tout d'abord la variété dans l'artisanat, en considérant en science et conscience tous les détails, car il avait des qualités pour saisir toute l'importance des détails. Et il a ordonné d'embellir tous les objets qui n'étaient pas prescrits ; mais qu'ils se fabriquaient selon les écrits, de les suivre en termes de mesures.

[57] Ils ont fait la table deux coudées de long par un de large et un et demi de haut, et ils l'ont faite en or pur et solide partout ; c'est-à-dire, qu'elle n'a pas reçu une sorte de vernis d'or, mais la planche elle-même.

[58] Autour, ils ont sculpté un rebord d'une travée d'extension, avec des garnitures tressées basées sur un relief formé par des lacets d'un magnifique gravé sur les trois côtés, car elle avait trois faces.

[59] De chaque côté, la configuration de la chaîne avait la même disposition, de sorte que de quelque côté qu'elle tournait, elle avait le même aspect, et lorsque le bord intérieur du rebord a été projeté vers la table elle-même, elle offrait un bas-relief exquis, bien que le bord extérieur ait été exposé à la contemplation de ceux qui l'approchaient.

[60] Par conséquent, le haut des deux bords était aigue, on la trouvait dans la partie supérieure, comme nous l'avons déjà dit, et avait une structure triangulaire de chaque côté qu'on tournait.

Elle avait des pierres précieuses fixées au milieu des lacets ; les unes avec les autres formaient un tissu à texture inimitable.

[61] Toutes étaient éclairées par des épingle en or qui les transperçaient pour les fixer, et dans les coins des épingle, on les fixait pour les maintenir attachées.

[62] Sur les côtés du rebord, qui entoure la partie visible supérieure, ils avaient installé un nid d'œufs en pierres précieuses avec un dessin duquel se détachait une série de bas-reliefs en vergetures, très encombrée autour de la table.

[63] Sous le bas-relief de pierres précieuses en forme de nid d'œuf, les artisans ont gravé un panier avec toutes sortes de fruits, dans lesquels se sont distingués des grappes de raisins et des épis effilés, ainsi que des dattes, des pommes, olives, grenades et autres similaires. Lors du travail des pierres pour former le relief des fruits mentionné ci-dessus, en fonction de la couleur de chaque classe, ils ont été fixés au cercle d'or qui a voyagé horizontalement toute la structure de la table.

[64] Près du rebord ils ont placé encore une fois la raison du nid d'œufs, le reste des vergetures et le bas-relief, car il avait été fabriqué pour être utilisé des deux côtés, comme choisi, de sorte que la structure des vagues et celle de la corniche réapparaissent dans la partie des jambes.

[65] Et ils avaient construit une plaque solide à quatre doigts pour toute la surface de la table, de sorte qu'on pouvait y introduire les jambes pourvues d'épingles pour les fixer à la corniche ; de cette façon, il pourrait être utilisé du côté souhaité, car on pourrait regarder la figure disposée des deux côtés.

[66] Sur la table elle-même, ils ont sculpté un méandre en relief avec des pierres précieuses de beaucoup de valeur et de toutes sortes : anthrax, émeraudes, onyx et toutes les variétés qui se démarquent pour sa beauté.

[67] Au-delà de la gravure du méandre était une merveilleuse tresse, qui offrait au centre l'apparence d'un losange dans lequel un cristal de roche avait été posé et le soi-disant ambre, donnant à ceux qui le contempaient un spectacle irremplaçable.

[68] Et quant aux pattes, ils avaient sculpté leurs chapiteaux avec une gravure de lys, certains qui étaient pliés sous la table, tandis que les parties visibles avaient les feuilles droites.

[69] Le point d'appui de la patte au sol était une escarboucle, d'environ un empan de hauteur en forme de trépied pour le spectateur, mais large de huit doigts et sur lequel reposait toute la poussée de la patte.

[70] Laissant la pierre, ils avaient sculpté un lierre entrelacé d'acanthé enveloppé dans une branche, avec des grappes de pierres autour de la patte jusqu'au chapiteau. La disposition des quatre pattes était la même, et tout a été travaillé avec grâce et bien ajusté. Dans une telle mesure, la compétence et la capacité se sont distinguées, sans s'écarter de la réalité, que si un souffle de vent avait été soulevé, il aurait secoué les feuilles, parce que tout était configuré selon la structure de la réalité.

[71] Ils avaient fabriqué l'embouchure de la table sous la forme d'un triptyque à trois pièces assemblées les uns aux autres sur toute l'épaisseur du cadre avec des assemblages à pointes, sans pouvoir distinguer ou découvrir le signal des planches. L'épaisseur de la table n'était pas moins d'un demi-coude, de sorte que toute la fabrication était une question de beaucoup de talents.

[72] Le roi, ayant préféré ne rien ajouter à ses dimensions, car combien il aurait dépensé si elles avaient été plus grandes, il en donna en plus. Il a tout fait à son goût admirablement et digne de louange avec une compétence inégalée et une excellente beauté.

[73] Parmi les cratères, deux étaient en or, ciselés avec des motifs d'écailles de la base au milieu et avec pierres précieuses serties avec une grande habileté entre les écailles.

[74] Ensuite, il y avait un méandre d'un coude haut, et le relief se distinguait par ses pierres précieuses très variées, mettant en évidence, avec leur éclat, le flou de sa technique. Sur celui-ci, il y avait un complexe de vergetures avec une combinaison de losanges qui offraient l'apparence d'une tresse en forme de réseau vers le haut.

[75] Au centre, des boues de pierre non inférieures à quatre doigts, côte à côte et en alternance, complétaient l'efficacité de la beauté. Sur la couronne de l'embouche il y avait gravé un relief de lys avec des fleurs et branches avec des grappes.

[76] Les cratères d'or étaient tellement préparés qu'ils contenaient plus de deux mètres. Ceux en argent avaient une surface lisse ; il faut ajouter qu'ils avaient une telle finesse merveilleuse que tout ce qui s'approchait se reflétait plus clairement que dans les miroirs.

[77] Il était impossible d'expliquer ce qui se passait et l'impression qu'ils faisaient dans la réalité. Car, quand on a fini de placer les verres les uns à côté des autres, c'est-à-dire, d'abord le cratère d'argent, puis celui d'or et encore un d'argent et une autre d'or, il était absolument impossible de décrire la merveille du spectacle, et ceux qui se sont approchés pour les contempler n'ont pas pu se séparer par le l'éclat et le goût de la contemplation, [78] car l'effet du spectacle était très varié. Quand on contemplait le travail de l'or, on ressentait une sorte de débordement admirable à se concentrer l'esprit sur chaque détail artistique. Et, de même, quand on voulait contempler le style de l'argent, tous les objets autour de soi, et où que tu te plaçais, brillaient en augmentant le goût des spectateurs. En bref : c'était entièrement indescriptible la perfection artistique de l'œuvre.

[79] Au centre, les verres d'or avec des couronnes de vigne étaient ciselés, et sur les bords, ils reliaient une couronne en relief de lierre, myrte et olivier incrusté de pierres précieuses. Le reste des gravures ils les ont terminés par différentes formes, s'efforçant de terminer scrupuleusement tous les détails pour rehausser le prestige du roi.

[80] Parce qu'en un mot, ces ressources d'un prix si élevé et avec autant de technique n'étaient pas dans de vrais coffres ou dans aucun autre site. Car le roi n'avait peu de soin, et cherchait la splendeur des œuvres de art.

[81] Plusieurs fois, il a raté le moment de son audience publique pour observer avec toute attention les artistes, pour finir les œuvres comme le méritait le lieu pour celui qu'il les avait destinées. De sorte que tout a été exécuté avec maîtrise, comme il correspondait au roi qui l'envoyait et au grand prêtre qui était en charge du sanctuaire : [82] si splendide a été le nombre de pierres et les plus grandes, pas moins de cinq mille. Et tout fait d'un art fantastique, de sorte que le coût des pierres et l'effet de l'artisanat était d'une valeur cinq fois plus élevée que l'or.

III. DESCRIPTION DE JÉRUSALEM ET ENVIRONS

[83] Je t'ai montré ces objets parce que je pensais que je devais te les décrire. Il vient ensuite le voyage que nous avons fait au siège d'Eléazar. Je vais d'abord t'indiquer la disposition de toute la région. Dès que nous sommes arrivés sur les lieux, nous avons contemplé la ville située au milieu de toute la Judée sur une haute montagne.

1. Le temple

[84] Au sommet se trouve le temple avec splendeur ; il est entouré de trois murs de plus de soixante-dix coudées de haut. La largeur et la longueur correspondent à la structure de la

maison avec une telle magnificence et des dépenses qui dépassent en tout à tout type de construction.

[85] Le gaspillage d'argent se manifeste à l'entrée, dans l'assemblage des montants qui l'entourent et dans la solidité des linteaux.

[86] La structure du voile ressemble complètement à une porte, surtout, lorsque le tissu était déplacé par le passage continu du vent ; il y a un courant à partir du sol de l'intérieur vers le déploiement supérieur ; la chose produit un certain plaisir et il est difficile de détourner le regard.

[87] La structure de l'autel a été construite proportionnellement à l'endroit et les sacrifices que le feu a consommés. En remontant vers lui, il y a une rampe convenable à la décence des prêtres qui exercent leur ministère couvraient les chevilles "de tuniques de lin".

2. Installations hydrauliques

[88] La maison fait face à l'est, son dos vers l'ouest. Tout est pavé avec de la pierre et a des rampes aux bons endroits, à cause de l'eau apportée, qui se produit par le rinçage du sang des victimes, car dans les nombreux jours de fête on offre des dizaines de milliers.

[89] Il y a une réserve inépuisable d'eau par une source naturelle de grande source qui coule à l'intérieur ; de plus, il y a des citernes souterraines merveilleuses et indescriptibles, comme ils m'ont indiqué, dans un rayon de cinq étages autour des fondations du temple : chacun d'entre eux avec d'innombrables conduits qui communiquent les courants de chaque partie.

[90] Tous eux, ils ont été scellés avec du plomb à la base et au long des murs, et sur eux ils ont mis une grande quantité de chaux pour donner de la consistance à l'ensemble. Il y a abondantes embouchures dans la base du temple que personne ne pourrait percevoir en dehors des responsables du service liturgique, de telle sorte qu'en un instant et à un signal donné, tout le flux du sang des sacrifices est purifié qui s'était accumulé.

[91] Moi-même, je me suis informé de la structure des réservoirs et je vais te montrer comment ils m'ont convaincu. Ils m'ont emmené à plus de quatre stades de la ville et dans un certain endroit, ils m'ont invité à me pencher et à écouter le murmure qui produit par la rencontre des eaux. J'ai donc réalisé l'ampleur des conteneurs, comme je l'ai indiqué.

3. Prêtres et services liturgiques

[92] La liturgie des prêtres est totalement inégalée par la démonstration de force et de pour la combinaison du bon ordre et du silence. Tous, de leur propre initiative, prennent soin patiemment jusqu'à l'épuisement, en prenant soin de chacune des fonctions confiées. Ils sont en service permanent : certains avec le bois, certains avec l'huile, certains avec la fleur de farine, d'autres avec les parfums, d'autres avec les holocaustes de la chair, utilisant une force encore plus grande.

[93] Ils saisissent les pattes des bouvillons à deux mains, représentant presque plus de deux talents de poids chacun, ils le lancent admirablement des deux mains à une hauteur suffisante et ils ne ratent pas à les placer. Aussi, les pattes des moutons et des chèvres ont un poids et une graisse considérable, puisque les responsables choisissent toujours ceux de meilleure race et plus rondouillards, et ils exécutent ce que nous avons déjà dit.

[94] Pour se reposer, ils ont un endroit où ils s'assoient ceux qui prennent une pause. Quand ceci arrive, une partie du reste survient immédiatement, sans que personne leur ordonne le service.

[95] Le silence absolu règne au point de penser qu'il n'y a personne sur place, donc les ministres présents sont environ de sept cent et une nombreuse foule de ceux qui offrent les sacrifices. Mais tout se fait avec la vénération qui correspond à la grande divinité.

4. Vêtements du grand prêtre

[96] Une grande consternation s'est emparée de nous lorsque nous avons contemplé Eléazar dans le service liturgique, son vêtement et l'éclat qu'il dégage lorsqu'il met la tunique qu'il vêtit et pour les pierres précieuses qui l'entourent. Car il a de petites cloches d'or qui pendent de sa robe jusqu'aux pieds, émettant un tintement particulier, et des grenades de bigarré brodées de belles couleurs à côté de chacun d'eux.

[97] Il était serré avec un tissu magnifique et extraordinaire avec les plus belles couleurs. Sur sa poitrine, il portait le soi-disant "oracle", dans lequel, il était placé douze pierres précieuses de différents types incrustées d'or : les noms des douze tribus, selon l'ordre d'origine, en donnant à chacun la couleur indescriptible que la caractérise.

[98] Sur sa tête, il portait le soi-disant "turban", et sur lui, la mitre inégalée, le bandeau sanctifié avec le nom de Dieu en relief et avec des personnages sacrés sur une feuille d'or, au milieu de ses sourcils, brillent tout. Car, il a été considéré digne de cette tenue dans les fonctions liturgiques.

[99] L'apparition de cette merveille impose tellement de respect et d'énigmes que tu pourrais penser que tu as passé dans un autre monde différent de celui-ci. Et je suis sûr que tous ceux qui s'approchent au spectacle que nous avons décrit, connaîtront une consternation merveilleuse et inexplicable déplacée dans les profondeurs de son être par la disposition rigoureuse de chaque détail.

5. La citadelle

[100] Afin de tout inspecter, nous sommes montés à la citadelle de la ville, qui se trouve à côté, et nous avons tout regardé. Elle est située dans un endroit très élevé, protégée par de nombreuses tours, construites avec d'énormes pierres sur la crête, pour surveiller, comme nous nous sommes renseignés, les zones autour du temple, [101] avec l'intention que si une attaque, une rébellion ou une invasion ennemie se produit, personne ne peut atteindre les murs qui entourent la maison. Il y a, aussi, sur les tours de la citadelle des projectiles et divers artefacts, car le site est situé sur la pointe des murs mentionnés ci-dessus.

[102] Les tours sont également gardées par le plus braves, qui ont donné à la patrie la plus grande preuve de courage. Ceux-ci n'étaient pas autorisés à quitter la citadelle sauf pour les jours de fête, et cela à leur tour, et ils ne permettaient à personne d'entrer.

[103] Et dans le cas où les patrons avaient donné l'ordre de recevoir quelqu'un pour la visiter, ils se comportaient très rigoureusement, comme ce fut le cas avec nous, car, bien qu'on ne fût que deux et sans armes, ils nous ont accueillis pour contempler les sacrifices.

[104] Et ils ont dit qu'ils s'étaient engagés sous serment à agir comme ça, car tout le monde avait juré —et ils le remplissaient sous la constriction divine— qu'ils n'admettraient plus de cinq hommes en même temps, bien qu'ils étaient cinq cents. En réalité, toute la défense du

temple résidait dans la citadelle et, à travers elle, le constructeur avait contrôlé ces lieux avec un poste de garde à l'avance.

6. L'intérieur de la ville

[105] L'extension de la ville est proportionnée. Dès qu'on peut la prévoir, elle a un périmètre d'une quarantaine de stades ; la position des tours et des chemins de traverse qui étaient visibles, certains plus bas, d'autres plus hauts, ressemblaient à un théâtre à la manière habituelle, ainsi que les rues de sortie, car le terrain est penché à être construite la ville sur une montagne.

[106] Il y a aussi des perrons menant aux rues. Certains transitent par-dessus, d'autres par-dessous, et ils se tiennent aussi loin que possible des passants à cause de ceux qui sont en train de se purifiant pour ne toucher à rien d'interdit.

7. Approvisionnement de la grande ville

[107] Les premiers habitants ont construit la ville dans les bonnes proportions, non pas au hasard, mais en la planifiant ingénieusement. En effet, la région est grande et belle ; elle a quelques parties de plaine dans la région appelée Samarie et celles qui se connectent avec la région des Iduméens et d'autres, les régions du centre, sont montagneuses ; il faut se consacrer sans interruption à l'agriculture et à la culture de la terre pour que ces habitants obtiennent une bonne récolte.

[108] Si tel est le cas, on obtient toutes sortes des cultures avec exubérance dans toute la région susmentionnée.

Dans les grandes villes, avec la prospérité qui en résulte, la population a augmenté et ils ont quitté la campagne. Tout le monde a tendance à s'amuser et est enclin et très disposé au plaisir.

[109] Cela se produisait avec l'Alexandrie, qui dépassait toutes les villes en termes d'extension et de prospérité. Car les paysans qui immigraient à elle, en restant assez longtemps, faisaient décroître l'agriculture.

[110] D'où le roi, afin qu'ils ne restent pas, a ordonné qu'ils ne prolongent pas leur séjour plus de vingt jours. Et il a également donné des instructions écrites à ceux qui étaient inculpés, afin qu'au cas où ils devaient être assignés à comparaître, ils le diriment en cinq jours.

[111] Il a accordé tellement d'importance à cela, qu'il a mis des magistrats pour ses subordonnés dans chaque district afin que les agriculteurs et leurs représentants ne fassent pas réduire les granges de la ville, c'est-à-dire, les avantages de l'agriculture, pour leur bienfait personnel.

8. Sources de richesse de la Palestine

[112] Nous nous sommes écartés de ces détails car Eléazar nous avait aimablement indiqué les détails que nous venons de mentionner. Les emplois des paysans sont nombreux, car leur région regorge d'oliveraies, de céréales, de légumineuses mais aussi, de vignobles et de beaucoup de miel. Quant aux autres arbres fruitiers et palmiers, on ne peut même pas les

compter ceux qu'ils en ont. Il y a beaucoup de bétail de toutes sortes et son herbe est abondante.

[113] C'est pourquoi ils se sont vite rendus compte que la région avait besoin d'une grande population et ont placé la ville et les villages dans une distribution raisonnable.

[114] Les Arabes apportent sur place une grande quantité d'arômes, de pierres précieuses et d'or, car ce pays cultivable a aussi des dons pour le commerce ; la ville a de nombreux métiers et ne manque d'aucune des marchandises qui viennent par la mer. Elle possède des ports stratégiques qui fournissent le nécessaire, ceux d'Ascalon, Jope et Gaza, ainsi que celui de Ptolémaïte, fondé par le roi ; la région est au centre par rapport aux lieux ci-dessous mentionnés, elle n'est pas loin d'eux.

[115] Elle a tout et en abondance, car partout, il y a de l'irrigation et est bien défendue. Elle est irriguée par la rivière appelée Jordan, qui ne cesse jamais de couler.

[116] Au début, elle comptait plus de 66 millions d'"airures", mais plus tard, les villages voisins l'ont occupée, et six cent mille hommes ont possédé cent "airures" chacun. Lorsque le fleuve croît, comme le Nil les jours de récolte, il inonde une grande partie de la terre.

[117] Son courant se jette dans un autre fleuve dans la région des habitants de Ptolémaïte, qui à son tour, se jette dans la mer. D'autres, appelés torrents, descendent étreignant les zones de Gaza et de la région d'Azote.

[118] La région est entourée de défenses naturelles ; elle est difficile d'envahir et inaccessible pour les gros contingents, car les accès sont étroits, situés à côté des falaises et des ravins profonds, en plus d'être abrupte le complexe montagneux qui entoure toute la zone.

9. Les mines d'Arabie

[119] On disait qu'autrefois il y eut des mines de cuivre et de fer dans les montagnes adjacentes d'Arabie, mais qu'elles ont été abandonnées au moment de la domination perse, lorsque ceux qui étaient à leur tête ont fait courir la fausse rumeur, selon laquelle l'exploitation n'était pas rentable, mais très chère [120], afin qu'ils ne ruinent pas la région par l'exploitation desdits métaux et qu'elle ne passe pas à d'autres mains par la domination de ceux-là, prenant ainsi le prétexte pour pénétrer ces points. C'est pourquoi cette fausse rumeur a été produite. Je t'ai donc résumé, frère Philocrate, tout ce que je savais de cette terre. Quant à la traduction, je vais t'en parler de ensuite.

IV. LES ADIEUX D'ELÉAZAR AUX TRADUCTEURS

[121] Ainsi, il a donc choisi les meilleurs hommes, ceux en savoir excellents, tous sortis de bonne race, enfants des parents nobles, lesquels n'étaient pas seulement exquis en savoir des lettres hébraïques, mais aussi, s'étaient consacrés intensément à la culture des grecs.

[122] Pour cette raison, ils étaient toujours les plus appropriés pour les ambassades et ils y participaient quand il en avait besoin. Ils avaient de grandes qualités pour les entrevues et les discussions motivées par la Loi, jaloux du juste milieu, car c'est le meilleur, la rudesse et le manque de culture de l'esprit déposée, et en même temps, très loin de mépriser les autres. Fort prompts à parler, écouter et répondre à toutes choses et qui ne tiennent rien de barbare, mais d'une douceur plaisante, qui est chose très belle ; tâchant d'observer ce

comportement et ils voulaient plutôt surmonter les autres en prudence et doctrine car c'est leur étude c'est ce qu'ils cherchaient.

Or, comme ainsi que chacun d'eux par sa [123] vertu soit estimé digne de gouverner et seigneurier au pays, il est bon d'entendre la grande affection et obéissance qu'ils portent à Eléazar et aussi, de combien il les aime et chérit car, afin que je laisse à raconter les lettres qu'il envoya au roi pour leur retour, avec grandes prières, il recommanda ces gens-ci à André que nous leur fassions le plus de plaisir qu'il nous serait possible.

[124] Et quand nous lui fîmes réponse que nous avions tout en grande recommandation et partant qu'il ne s'en fâchât l'esprit « Si est-ce, dit-il, que j'en prends grand ennui et fâcherie en mon cœur, car je sais que le roi est curieux et amateur de gens de bien et quel soin il met à recouvrer des gens de grand savoir et entendus, de sorte qu'il laisse tout pour envoyer en tous lieux [125] s'il a entendu qu'il y ait quelque personnage excellent et singulier en quelque science ou état, car j'ai ouï dire qu'il dit coutumièrement et à bonne raison que c'est la défense et la force de son royaume d'avoir à l'entour de soi de la force des gens de bien et d'équité qui puissent donner aide à leurs amis en toutes aventures, ce que j'aperçois en ceux qui sont ici envoyés de par lui».

En [126] faisant un grand serment, il a juré qu'il ne laisserait point ces gens-ci partir si l'impulsion le faisait les dépêcher pour un intérêt personnel, mais que, pour le bien public pour lequel il ne se voulait en rien épargner, qu'il n'osait rien refuser, car [127] combien que la règle de bien vivre consiste à garder les commandements, toutefois, on y parvient beaucoup mieux par la connaissance des choses qu'on ne l'acquiert par simplicité. À telles et plusieurs autres semblables paroles, on connut manifestement quelle affection il portait à tels gens.

VI. ELÉAZAR FAIT UNE APOLOGIE DE LA LOI

1. Excellences du législateur

[128] Je veux ainsi dire en deux mots ce que répondit Eléazar aux questions que lui fîmes, car la majorité de gens a une certaine curiosité pour ce qu'est la Loi, pour l'observation du boire et du manger, et des bêtes qu'on tient pour impurs. À cette [129] cause, nous lui demandâmes, pourquoi toutes choses étant ainsi la création, quelques-uns sont considérés comme impurs à manger et d'autres, même, pour le toucher, car la Loi est stricte dans sa majeure partie, mais doublement. Il a commencé sa réponse comme ceci :

[130] « Ne voyez-vous point quelle puissance ont les styles de vie et les contacts, car les hommes ayant rapports avec les mauvais se gâtent aisément, se laissant aller et viennent à être méchants toute leur vie ? Par contre, ceux qui hantent les sages et bien avisés, de l'ignorance où ils étaient, se trouvent à bien et mènent [131] bonne et heureuse vie. Notre législateur donc, prenant garde à ceci et dressant toutes choses à piété et à justice, il a enseigné une chose non seulement par la parole, mais aussi, en remontrant par exemples ; il a défendu les choses mauvaises, nous donnant à connaître à quelle intention chacune [132] des choses a été créée de Dieu. Tout premièrement, il a enseigné qu'est Dieu un seul et que sa puissance se manifeste à travers de toutes choses, puisque tout endroit est plein de son pouvoir et rien ne lui est caché de ce que les hommes font à cachette sur terre, mais que tout ce qu'on fait lui est manifeste et qu'il voit tout [133] présent ou à venir. Une fois établie cette affirmation avec exactitude et clarifiée, il a montré que, même si nous

pensions à faire quelque chose de mauvais, il ne lui serait pas caché, et encore moins si nous le réalisions, en mettant l'accent sur la puissance de Dieu tout le long de la loi.

2. Contre l'idolâtrie

Après avoir anticipé ces principes, il a montré que tous les autres hommes, en dehors de nous, pensent qu'il existe de nombreux dieux, bien qu'ils soient beaucoup plus puissants que ceux qu'ils adorent en vain, [135] car ils fabriquent des effigies de pierre et de bois et ils affirment qu'ils sont des images de ceux qui ont inventé quelque chose d'utile pour la vie, qu'ils vénèrent, bien que leur manque de sensation soit en vue.

[136] Il est donc complètement absurde qu'on soit dieu pour les inventions, parce qu'ils ont pris certaines des choses créées, ils les ont assemblées et ils ont fait les sembler utilisables, mais ils ne les ont pas produits eux-mêmes ; [137] il est donc vain et futile de déifier ces hommes. En effet, il y en a même maintenant beaucoup qui ont inventé davantage et ils sont beaucoup plus instruits que ceux d'antan, et personne ne songerait à les adorer. Ils pensent en plus, que ceux qu'ils ont créés et fabriqués, ces mythes, sont les plus sages des grecs.

[138] Et qu'allons-nous dire des autres benêts, les égyptiens et leurs pareils, qui ont mis leur confiance aux bestioles —la plupart des reptiles et des bêtes— et ils les vénèrent et leur sacrifient des vivants et des morts ?

3. Divers préceptes de la loi

[139] Donc, à la vue de toutes ces aberrations, ce sage législateur, sage comme il était et qui avait été baillé par Dieu pour l'enseignement et connaissance de toutes, il nous a enclos d'une dense haie et environnés d'une muraille de fer qui ne se peut forcer afin que nous ne nous mélangions pas aux gentils ou païens pour nous tenir purs et nets de corps et d'âme, rejetant des opinions vides, adorant le seul Dieu puissant par-dessus [140] toute la création. D'où, les prêtres qui sont auprès des Égyptiens, qui ont approfondi sur beaucoup de problèmes et se sont mêlés des affaires de la vie, nous appellent « hommes de Dieu » pour ce qu'ils n'adviennent pas ainsi aux autres d'être serviteurs de Dieu, selon la brave vérité, car ils sont des gens adonnés à boire, à manger et vêtir à l'ombre, ils prennent [141] tout le plaisir de leur ventre, de quoi nul de nous ne se soucie, mais plutôt, nous employons toute notre vie à la seule connaissance de la vérité divine, de [142] peur que ne soyons souillés d'aucune chose, ou que par la fréquentation des folâtres nous ne tombions en quelque faute. Généralement parlant, toutes les choses sont égales quant à la raison naturelle et elles sont régies par une seule force, mais dans le particulier, il y a une raison profonde pour s'abstenir de quelques-unes et utiliser d'autres. Il nous a donc, de tous côtés, munis [143] de netteté et pureté tant de boire et manger que du toucher, ouïr et voir. Je vais te l'indiquer, en utilisant comme exemple, quelques-unes.

4. Animaux impurs

[144] Ne me dis pas que Moïse a donné ces lois d'après un morbide intérêt sur l'idée dépassée des souris, de la belette et des bestioles pareilles. Tout est réglé au sérieux pour la sainte réflexion et la configuration des conduites par cause de la justice. Car les volailles que nous utilisons, sont toutes domestiques, [145] se distinguant par leur pureté, celles qui sont privées et séparées des autres, lesquelles vivent de blé et d'autres semences, comme sont les pigeons, tourterelles, paons, perdrix, oies et d'autres semblables.

[146] Quant aux oiseaux qu'il a défendus, tu trouveras qu'ils sont sauvages et cruels, vivant de la chair, lesquels, par leur rapacité et usant de la force contre les autres oiseaux, ne cherchent à manger qu'en leur faisant tort et dommage, principalement, à ceux qui sont doux, et ne se jettent pas seulement sur les oiseaux, mais ils ravissent agneaux et chevreaux, et même aux gens, soit morts ou encore vivants.

5. Exégèse allégorique de divers préceptes

[147] Par quoi, au moyen de ces prescriptions, le législateur les déclarant impures, cela a signifié que pour ceux qui la loi est donnée, doivent utiliser la justice dans sa domination interne et ne pas opprimer ni enlever rien à personne, guidés de leur propre force, mais diriger dès la justice les affaires de la vie, aussi bien que des animaux domestiques dont les volailles qui se nourrissent de légumes et n'oppriment en détruisant celles de leur espèce. Qu'il voulait que toutes choses se rapportassent et dressassent à la considération d'une pureté d'esprit.

[148] À cette fin, par leur moyen, le législateur a fait comprendre aux intelligents qu'il faut être justes et qu'il ne faut porter dommage à autrui par la force, la fierté ou ravissement, combien qu'on soit plus forts et puissants pour chasser, mais que plutôt, il faut vivre tout ainsi que font les oiseaux susdits, qui vivent doucement de semences et ne rien leur ôter, ni les fâcher, ainsi que font les bêtes, dont il défend de manger et enseigne qu'en rien ne doivent aller de violence ni se fier en la force ceux qui n'ont du tout faute de sens.

[149] Tu comprends maintenant la cause pourquoi il nous défend d'user des bêtes susdites, à savoir, par l'inclination qui est en chacune d'elles. Parce que là où il n'était même pas convenable de toucher les objets dont on fait allusion, à cause de la condition particulière de chacun d'eux, comment ne pas prendre soin, par tous les moyens, pour que les coutumes n'atteignent pas un tel extrême de désintégration ? [150] Or, regarde comment en toutes choses où nous nous accoutumons, il a pris garde à corriger ou conformer nos mœurs et conditions par ces bêtes brutes, [151] car ce qu'il a commandé ce que nous ne mangions de ces bêtes à quatre pattes qui ont « deux lèvres » et le « sabot crevassé », c'est un signe qu'il nous faut départir nos opérations à choses bonnes et droites, faisant en cette sorte, distinctions de toutes choses par ces signes, il nous a contraints de dresser notre affection à justice.

[152] Pour cette cause, nous sommes aussi distingués et divisés des autres nations afin que par hanter avec eux ne soyons gâtés de vices, car la plupart des nations païennes par se mettre les unes avec les autres se gâtent de grande impiété.

[153] Par ces choses-ci toutes les villes et provinces, étant vilainement diffamées et gâtées, ont enduré non seulement des bougerons, mais aussi, se souillant du sang des femmes en gésine, ne se peuvent encore abstenir de commettre inceste avec leurs filles, desquelles les nations sont fortes éloignées. Et là où il est désigné l'endroit de la distinction, par-là, nous avons aussi avertissement d'un signe de souvenir, car partout où il est écrit « lesquels ont

le sabot crevassé », il y a davantage « et ruminant », dont nous [154] pouvons être évidemment admonestés que toutes ces choses se doivent référer à la souvenance de ce que nous faisons, car, par votre foi, que voudrait dire autre chose ce rangement sinon que, par une manière de remettre continuellement en notre mémoire toute notre vie et nos actions, nous les discourrions et vivions en notre esprit. Aussi, estimons-nous que pour cette raison notre vie est sustentée par le manger afin que par cette ressemblance de ruminer nous venions à penser et considérer ce que nous faisons.

[155] À cette cause, il est dit en l'Écriture : « Tu te rappelleras beaucoup du Seigneur qui a fait en toi des choses grandes et émerveillables », lesquelles choses si tu viens à considérer, elles semblent grandes et merveilleuses. Premièrement la composition du corps, le département du boire et manger, et la proportion de chacun membre avec une merveilleuse liaison. Mais encore [156] te semblera tout ceci digne de plus grande admiration si tu considères quelles sont les actions de l'esprit et ses mouvements invisibles, comment en chacune chose se montre l'entendement bon et subtil dont est procédée l'invention de tant d'arts et sciences qu'on peut à grand peine les nombrer. Par quoi à bon [157] droit, il a ordonné d'avoir souvenance comment toutes choses sont parfaites par la puissance et opération divine, et comment il a borné toutes choses par temps et lieux, retirant notre mémoire à la contemplation de Dieu, celui qui tout peut et tout fait.

[158] Quant au boire et au manger, il a très bien ordonné de louer Dieu quand nous venons à nous mettre à table, en laquelle, il n'a permis de tenir propos d'aucune chose qui nous ôtât la souvenance de Dieu. Et pareillement, il a institué de mettre sur les portes les oracles et devises telles qu'elles renouvellent en nos esprits un pensement de Dieu.

[159] Il nous ordonne également expressément de « lier le signal aux bras » indiquant que toute action doit être menée de manière équitable, en tenant compte de notre constitution et surtout, de la crainte de Dieu.

[160] Et soit que nous nous couchions ou levions, nous louons l'ouvrage et fabrique de Dieu, non seulement de parole, mais aussi par la vénération, considérant à part nous le continuel mouvement de telles choses et combien est leur changement divin de sorte qu'on ne peut le comprendre.

[161] Ainsi, c'est en peu de mots démontrée la façon et moyen de départir et souvenir parce que nous avons ci-dessus dit des bêtes qui ont le sabot crevassé et ruminant, car il n'est pas réglé de manière générique ni par un caprice mais cette manière de parler, il a le tout approprié à la vérité et à l'expression de la juste raison.

[162] Maintenant, parlons des choses qu'on connaît au goût et à l'ouïe, car, par une même similitude, il admoneste de ne trébucher à mal par faire ou par ouïr ou par dire, se fiant en son beau parler, ce qu'on peut voir par [163] contempler ces bêtes, car les belettes, les rats et d'autres bestelettes semblables qu'il a défendues de toucher sont de très mauvaises conditions, car les rats [164] souillent et gâtent tout et ne sont aux gens ni bons à manger ni profitables à autre chose faire.

[165] Quant à la bestelette, elle est d'une nature autre que les autres, et elle a davantage qu'elle conçoit par les oreilles ses petits qu'elle rend et engendre par la bouche.

[166] De là qui est un très méchant et détestable comportement pour les hommes, car tout ce qu'ils reçoivent par ouï le donnent à la lumière par la parole et ils y ajoutent et enveloppent d'autres en maux ; ils commettent une impureté hors de soi, se tachant

complètement par la tache de l'impitié. Il fait bien votre roi à finir avec eux, ainsi que j'ai entendu. »

6. Finalité de la loi

[167] Et je suis intervenu : « Je pense que tu te réfères aux traîtres, car il ne cesse de les soumettre à la torture et à des douleurs mortelles. » Et lui : « Oui, c'est d'eux que je parle, parce qu'il est impie d'être à l'affût afin de détruire les hommes, [168] et notre loi nous ordonne de ne faire de mal à personne, ni en parole ni en acte.

Donc, en ce qui concerne les préceptes, je t'ai fait voir, dès qu'on peut le dire brièvement, que tout est réglé en vue de la justice et qu'il n'y a rien fixé au hasard par les Écritures ou sous forme de mythes, mais visant à cela que tout dans notre vie et actions, nous pratiquions la justice avec tous les hommes, nous rappellent du Dieu souverain.

[169] Tout le raisonnement de la nourriture, des reptiles impurs et des bestioles vise la justice et un comportement équitable avec les hommes. »

[170] À mon avis, il a fait une excellente défense de chaque point, et disait en ce qui concerne les veaux, les béliers et les chevreaux qui étaient offerts, qu'il était convenable de les prendre doux des troupeaux pour les sacrifier, et aucun sauvage, de sorte que ceux qui offrent les sacrifices ne soient pas complices de la moindre arrogance selon l'indication de celui qui l'a prescrit: celui qui offre le sacrifice le fera avec toute la disposition de son âme.

[171] Donc, à mon avis, sa conversation sur ces questions méritait d'être racontée. Voilà pourquoi, Philocrate, j'ai fini par t'expliquer la sainteté et le sens naturel de la loi, par le désir que tu démontres d'apprendre.

VI. RETOUR ET RÉCEPTION À ALEXANDRIE

[172] Eléazar, après avoir, selon la coutume, fait le service divin, choisit les hommes et préparé beaucoup de présents pour le roi, nous a dépêchés avec nombreuse escorte ; il nous a renvoyés en paix et sûreté.

[173] Nous, venus à Alexandrie, sitôt le roi fut averti de notre retour. On nous a fait entrer en sa salle, André et moi, où nous l'avons salué avec effusivité, fîmes la révérence et lui présentâmes les lettres d'Eléazar.

[174] Le roi fut joyeux de notre venue pour ce qu'il estimait lui être advenu un grand bien d'avoir recouvré ces gens-ci et être parvenu à son désir ; alors, il envoya les autres qui étaient là en grand nombre car il était intéressé pour certaines affaires.

[175] Cela a étonné tout le monde parce que c'est la mode du pays que nuls messagers ou ambassadeurs viennent devant le roi après les cinq jours. Même les ambassadeurs des rois et des grandes et excellentes villes n'ont le crédit d'entrer en la salle avant le trentième jour et puis après, on a égard à eux selon la dignité et grandeur de ceux qui les ont envoyés. Ainsi le roi, ayant fait sortir tous ceux dont il n'avait que faire autour de lui, se mit à se promener jusqu'à tant qu'ils fussent venus et lui eussent fait la révérence.

[176] Quand on les eut menés où était le roi et qu'ils se furent présentés devant lui, tenant des présents et des peaux diverses dans lesquelles était écrite la loi divine en lettres d'or, en langage hébraïque et s'entretenant ensemble d'une fort belle liaison qui était chose merveilleuse à voir, le roi se tourna incontinent vers eux et, ayant jeté sa vue sur eux et après les avoir bien regardés, il leur vint à demander les livres.

[177] Après qu'ils eurent développé ces rouleaux et déployé ces peaux de parchemin, le roi demeura longtemps et par sept fois a fait révérence, et a dit : « Messieurs, je vous sais fort bon gré et vous remercie, encore plus celui qui vous a envoyés mais, par-dessus tout, je rends grâce à Dieu de qui sont ici les paroles.

[178] Donc ces gens-ci et toute l'assistance commencèrent à lui applaudir par acclamations et lui-même se prit à jeter les larmes de joie, car la grande réjouissance et les hauts honneurs font parfois sortir les larmes malgré soi. Ils ont tous répondu unanimement : « Bien pour le roi ! » [179] Puis, leur ayant fait remettre les livres en leur point, les salua, disant : « Il était bien raisonnable que premièrement je fasse l'honneur aux livres pour l'honneur desquels je vous ai fait venir et puis après je vous tendisse la main, à cause de quoi je l'ai premièrement ainsi fait.

[180] Or, aurai-je dorénavant toute ma vie ce jour-ci en grand honneur et solennité auquel vous êtes arrivés vers moi et m'est advenu cette heure d'avoir gagné la bataille navale à l'encontre d'Antigonos. Par quoi je veux que vous fassiez aussi bonne chère avec moi aujourd'hui à mon festin ».

[181] Il commanda que les princes et grands seigneurs y vinsent au rang desquels il me fit cet honneur de m'y faire asseoir et qu'on mît en vue toute la vaisselle et ce qui était de beau. Davantage il ordonna qu'on fasse accoutrer les logis pour ces gens fort bravement et au plus près du château et qu'on leur apprête un fort somptueux banquet.

[182] Donc Nicanor, sénéchal suprême, fit appeler Dorothee qui en avait charge et lui commanda qu'en toute diligence il fasse dépêcher à chacun ce qui leur faut selon que nécessité et honneur le requiert, car le roi avait mis cet ordre ainsi qu'on peut encore voir de présent que, autant qu'il y a de villes qui ont la charge de fournir vivres, soit de boire ou manger et lits à coucher, autant y ait de commissaires pour cet état à la suite du roi, gens qui ne soient pas fâcheux et, quand il en est besoin, qui fassent apprêter tout ce qu'il faut de bon cœur et joyeusement, ce qui a été fort bien exécuté envers ceux-ci.

[183] Dorothee, qui était homme fort propre à telles choses et attentionné, ayant eu ce commandement de traiter ces gens-ci, il employa magnifiquement tout ce qu'il avait entre les mains et dont il avait déjà fait provision pour telles affaires et, faisant tout honnêtement accoutrer et parer, il leur fit aussi dresser les lits et tables en la sorte que le roi l'avait commandé, car il avait ordonné que la moitié d'eux fût assise devant lui et les autres auprès de son siège, ne laissant rien arrièrè qui pût servir à les honorer.

[184] Après qu'on eut commencé, le roi ordonna à Dorothee de servir ceux qui étaient venus de Judée, des viandes telles qu'ils avaient accoutumé d'user et leur bailler largement tout ce qu'ils désireraient, fût pour faire oblations ou sacrifices ou autres vœux selon que cette nation a de coutume. Ceci fait avant toute œuvre, ils prièrent Eléazar, homme grave et d'autorité, le plus ancien de tous ceux qui étaient venus avec nous, de faire la bénédiction et prière.

[185] Lui, qui était homme vénérable, se leva et dit : « Dieu veuille te remplir, ô roi, de tous biens qu'il a créés et te maintienne en cet état, toi, la reine, tes enfants et tes amis pour tout le temps de la vie. » [186] Comme il parlait encore, on a commencé à plus fort et plus longuement applaudir avec exclamations pleines de joie et réjouissance. Puis, ils se mirent à faire bonne chère, étant servis fort joyeusement parce que les serviteurs, ainsi que Dorothee l'avaient ordonné, taillaient gracieusement tout ce qu'il fallait : même les enfants du roi et ceux qui étaient élevés en plus grand honneur servaient.

VII. LE BANQUET

1. Premier jour

[187] Après que le temps fut venu de deviser, le roi vint à leur faire des questions l'un après l'autre ainsi qu'ils étaient assis par ordre, selon leur âge, et premièrement il demanda à celui qui était assis au premier lieu comment il pourrait conserver toujours jusqu'à la fin son royaume en sauve-té.

[188] Celui-ci, après qu'il eut un léger soupir, répondit : « Sire, vous pourrez maintenir votre royaume en bonne disposition si, en suivant en toutes choses la douceur de Dieu, vous usez la patience et vertu, élevant ceux qui le méritent et, ceux qui sont élevés, les retirez par courtoisie de mal à la repentance ».

[189] Le roi, ayant loué celui-là, demande à celui d'après comment il pourrait faire tout justement. Il répondit que s'il prenait garde à soi en toutes choses qu'il les ferait en justice et s'il considère que toute pensée et entendement vient de Dieu et que, mettant toujours la crainte de Dieu devant ses yeux, il n'errerait en rien.

[190] Il laissa celui-ci l'ayant fort loué et fait cette demande au troisième comment il pourrait avoir des amis qui lui ressemblaient. Lequel lui fait cette réponse : « Ce sera, Sire, s'ils entendent une fois que vous avez beaucoup de soin et sollicitude de profit des peuples à vos sujets et que le fassiez considérant comme Dieu fait des biens du genre humain, leur donnant santé et de quoi vivre et autres choses en temps et lieu ».

[191] Le roi porta pareil témoignage de celui que des autres et a fait cette demande à son voisin comment c'est qu'il pourrait acquérir bon bruit en décision d'affaires et jugements et en punissant les défauts. Il répondit : « Si vous vous montrez équitable selon parole envers tous et que vous ne faites rien contre les forfaitiers par orgueil ou montrant une telle force que votre puissance peut s'étendre.

[192] Or, vous gagnerez bien ce point si vous prenez garde à la manière de faire de Dieu lequel octroie aux dignes l'accomplissement de leurs désirs et à ceux qui l'offensent, leur montrant par songes ou par événements ce qui leur est nuisible et que Dieu ne punit pas les hommes selon leurs fautes ni tant qu'il pourrait bien faire, mais il les châtie usant d'indulgence et gracieuseté ».

[193] Ayant aussi loué celui-ci, il demanda après à l'autre comment il serait invincible en guerre. Lequel répondit que s'il ne mettait point sa confiance aux armes ni aux bataillons, mais qu'il demandât aide à Dieu afin qu'il donne conseil de bien et justement se conduire.

[194] Il trouva cette réponse bonne et demanda après à l'autre comment il pourrait être redouté de ses ennemis. Et il répondit : « Si vous faites bonne provision d'armées et d'armes et d'autre appareil de guerre, ceci néanmoins vous gardiez le tout quelque temps sans l'employer, comme s'il ne devait de rien servir avant que la mettre en besogne à bon escient, car même Dieu, avant qu'il envoie l'effroi et la terreur de sa majesté, se donne quelque trêve et relâche, puis, il fait tout son effort à effrayer les esprits ».

[195] Le roi laissa encore celui l'ayant loué et fait après cette question à l'autre : Quel est le plus grand bien qu'il sût avoir en sa vie. Il lui dit : « C'est de connaître que Dieu a la domination sur tous hommes mortels et qu'aux meilleures affaires, nous ne conduisions le conseil de nous-mêmes parce que c'est Dieu qui domine tout et parachève et conduit à fin les actes de tous ».

[196] Ayant consenti à celui-ci, il a fait parler l'autre à son tour, lui demandant comment il pourrait laisser à ses enfants le même état, gardant le tout sans être endommagé. Il répondit : « Si vous priez Dieu incessamment de vous donner bon sens et avisement pour exécuter ce que dorénavant avez à faire et si vous commandez à vos enfants de ne s'élever et orgueillir pour la gloire ou pour les richesses, mais qu'ils estiment que Dieu leur donne toutes choses par sa bonté et de soi ils ne possèdent aucune chose ».

[197] Le roi approuva celui-là et demanda à l'autre comment il pourrait endurer patiemment la bonne et mauvaise renommée. Il répondit : « Si vous venez vous-même à confiance que tous hommes sont créés de Dieu en telle condition que, après qu'ils auront été travaillés de grands maux, ils reçoivent aussi des biens et que ce n'est celui qui puisse éviter ce changement et vicissitude, car il faut implorer Dieu qu'il donne paix et tranquillité ».

[198] Il approuva pareillement celui-ci et dit que tous ont bien répondu. « Mais que j'ai, dit-il, interrogé encore un qui reste, je laisserai ces propos pour le présent afin que nous remettions à faire bonne chère et passions le demeurant du jour joyeusement. Puis, les six jours qui viendront ci-après, nous apprendrons ce que nous laissons maintenant ».

[199] Après ce, il demanda à cette personne quel était le comble du courage. Il répondit : « C'est quand aucun n'entreprend des affaires où il pourrait y avoir du danger, s'il prend bon conseil et, en faisant qu'il vient à la fin de son attente, car si vous conseillez bien et sagement, Dieu accomplira tout ».

[200] Donc chacun se pris à applaudir, faisant déclamations à la louange de ce personnage. Et le roi, se tournant vers les philosophes dont il y avait bon nombre, dit : « Je pense que ces gens-ci sont excellents en vertu et bien entendus d'avoir si proprement répondu à telles questions faites sur le champ, commençant tous leurs propos par Dieu ».

[201] À cela vint répondre Ménédème le philosophe d'Érétrie. « Vraiment, Sire, puisque l'homme est une œuvre divine, ce que montre évidemment la fabrique et facture de tout le monde, il s'ensuit bien qu'il doit par raison déduire et entamer son propos par Dieu, prenant de lui le commencement de sa vertu et bien parler ».

[202] Le roi ayant consenti à ceci, ils se mis tous à faire bonne chère et firent durer le festin jusqu'à la nuit en grande réjouissance.

2. Deuxième jour

[203] Le lendemain, on dressa les tables en tel ordre et on a fait le festin. Quand il fut temps convenable pour faire les questions, le roi interrogea d'abord ceux qui tenaient le rang, après les autres qui, le jour de devant, avaient dit leur avis.

[204] Il commença le débat par l'onzième parce que les dix avaient répondu le jour précédent. Ainsi chacun se tut et le roi fit la demande par quels moyens il pourrait garder et conserver ses richesses.

[205] L'homme demeura quelque peu à répondre, cependant, il pensa à la question. Puis, il dit : « Si vous ne faites rien qui soit méchant ou indigne de votre règne et ne faites dépense en choses vaines et de nul profit, et si vous vous montrez bénin et débonnaire à vos sujets, car Dieu est la cause des biens pour tous, alors il faut le suivre ».

[206] Quand celui-ci se fut tu, il commande à l'autre de parler et dire quand c'est qu'il porterait honneur et vérité. À quoi il répondit : « Si vous venez à connaître combien grand déshonneur apportent les mensonges à tous hommes, encore donnent-ils plus grande note

aux rois, car, puisqu'ils ont telle puissance qu'ils peuvent venir à chef de ce qu'ils veulent, pourquoi mentiront-ils ? Aussi devez-vous considérer, Sire, que Dieu est aimant de la vérité ! ».

[207] Le roi loua semblablement celui-ci et, regardant l'autre d'après, lui demanda quelle est la discipline de sagesse. Il répondit : « Tout ainsi que vous devez, Sire, être savant et expert et abondant en tous biens, vous devez garder aussi cette façon envers vos sujets et délinquants, en admonestant doucement et gracieusement les grands et principaux personnages, car Dieu nourrit et entretient tout le monde par la douceur ».

[208] Accordant à celui-ci son dire, il demanda à l'autre comment c'est qu'il serait doux et bénin. Il répondit : « Si vous considérez combien de temps les hommes mettent à venir, à être nourris et entretenus, à cause de quoi, il ne les faut punir à la légère ni les blâmer. Davantage, si vous pensez à part combien la vie humaine est incessamment tourmentée de peines et douleurs, en entendant toutes ces choses, vous vous tournerez sans point de faute à la miséricorde, car Dieu est aussi miséricordieux ».

[209] Approuvant encore celui-ci, il suit le rang et demanda quelle est la qualité plus nécessaire pour régner. « C'est, dit celui-ci, se garder d'être corrompu par dons et présents et veiller la plupart de sa vie à entretenir justice sur tout et acquérir amis de telle sorte car Dieu aime les justes ».

[210] Consentant à celui-ci : « Apprenez-moi, dit-il au suivant, quelle est la force de piété. « C'est, répondit-il, connaître que Dieu besogne toujours et voit toutes choses et que nul ne peut se cacher de lui, faisant quelque mal ou méchanceté. Et tout ainsi que Dieu fait du bien à tout le monde, si vous voulez l'imiter, vous serez parfait ».

[211] Louant fort celui-ci, il proposa cette question à l'autre : « Quelle est la définition de régner » ? Il répondit : « C'est de bien se gouverner soi-même, et, étant élevé en biens et honneurs, ne souhaiter rien trop hautain ou indécent. Si vous faites votre compte que tout ce que vous avez, c'est comme si vous n'aviez rien, car Dieu est bénin et, n'ayant de rien faute, ce que vous devez considérer selon les facultés humaines et n'appéter beaucoup de choses pour impérer ».

[212] Il loua celui, puis, il a fait parler l'autre, lui demandant comment il pourrait élire ce qui est très bon. Il répondit : « Si vous vous proposez toujours choses justes et estimez que c'est une chose unique que perte de sa vie et que Dieu apprête toujours aux gens de bien de très beaux biens ».

[213] Ayant loué aussi celui-là, il demanda à son voisin comment il pourrait rester serein pendant les rêves : « Vous demandez, dit-il, une chose difficile pour ce que nous ne saurions empêcher les rêveries qui troublent l'esprit, mais sans raison, le sens nous mène par telles manières de choses qui ont coutume d'advenir et que [214] nous voyons, car, il nous semble parfois que la mer nous emporte ou que passons en navire, maintenant aller en marchandise, maintenant voler en haut à tour des ailes, changer de place et autres choses semblables dont il n'est rien.

[215] Pareillement, si nous désirons quelque chose, cela nous trouble l'esprit ordinairement en dormant. Par quoi, Sire, quoi que vous fassiez ou désiriez, je suis d'avis que votre intention s'adresse à piété afin que, par votre garde, vous soyez de tous côtés, environné de vertus et que n'étant déraisonnement alléché par plaisir, désordonné en vous confiant en votre grandeur et puissance, vous ne manquez pas de justice et équité, car quand l'homme repose, la chose à quoi il a le plus pensé en veillant lui revient en pensée et

songe. Mais pour ce que toute votre étude et opération s'adresse à toutes choses très belles et honnêtes, soit en veillant ou dormant, vous êtes pour cela toujours en tranquillité ».

[217] Ayant loué celui, il dit à l'autre : « Puisque c'est à vous à parler le dixième, aussitôt vous avez répondu, nous nous remettrons à banqueter, et lui demanda : « Comment ne ferons-nous rien qui soit indigne » ? [218] Il répondit : « Si vous avisez bien que c'est qui vous est séant et que vous pouvez en aucune chose, afin que rien ne nous échappe qui soit dérogeant à votre dignité soit en fait ou en dit, connaissant que vos sujets parlent ordinairement ou pensent de vous.

[219] Aussi, vous ne m'épargnez point les hypocrites et dissimulateurs qui peuvent conjecturer votre pensée selon que changez de visage et pour cet avisement-là, ils ne font chose qui vaille, mais apertement pour ce que Dieu vous donne, avec la grande dignité et la grâce, avoir beauté et élégance de mœurs ».

[220] Donc le roi, montrant grand signe de réjouissance, laissa aller ses gens se reposer. Le lendemain, suivant l'édit du roi, ils se trouvèrent au festin lequel fut apprêté selon l'ordre qui avait été par avant gardé.

3. Troisième jour

[221] Et quand le roi vit qu'il était déjà temps de deviser, il proposa au premier de ceux qui n'avaient encore point été interrogés cette question : « Qu'est-ce qui est très difficile en un roi » ? [222] « C'est, dit-il, savoir bien impérer soi-même et n'être mené par ses impulsions, car les hommes sont de cette nature, qu'ils ont toujours leur fantaisie encline à quelque chose, de sorte que, plusieurs sont attirés à boire et à gourmander et aux plaisirs désordonnés à quoi s'adonne principalement le menu peuple.

[223] Au regard des rois leur soin et étude est d'assujettir des peuples à soi pour y avoir grande gloire, mais c'est une belle chose de se mesurer en tout et se contenir en l'état que Dieu a baillé. Autrement, vous ne désirez point choses défendues et qu'on ne doit souhaiter ».

[224] Ayant approuvé cette opinion, il demanda à celui d'après comment il ne porterait envie à personne. L'autre pris la parole et dit : « Si vous avisez à cela que Dieu donna aux rois honneur et gloire, richesses et grandeur, et que nul n'est roi par soi-même. Tous veulent participer de telle gloire, mais ils ne peuvent pas, car c'est un don de Dieu ».

[225] Il loua fort ce personnage, puis, il demanda à l'autre comment il contenterait ses ennemis. Il répondit : « Si vous vous rendez doux et bénin envers tout le monde, n'ayant égard à affection et à amitié d'aucun. Quant est d'avoir la grâce de tous, c'est un très grand bien que Dieu donne ».

[226] Il consentit à celui-ci, puis, a fait parler l'autre, lui demandant comment sa gloire et honneur lui dureront à toujours. Il répondit : « Si vous excellez en gracieuseté et amour, et vous vous montrez magnifique envers les autres, jamais la gloire ne vous délaissera pour laquelle il faut toujours la demander à Dieu ».

[227] Ayant loué celui-ci, il pria son voisin de lui répondre à quels gens il faut porter honneur. « Tous gens estiment, répondit-il, qu'il faut porter à ceux que nous aimons singulièrement. Quant à moi, je pense qu'on doit user gracieusement de libéralité et d'honneur envers ceux principalement qui s'étudient à nous imiter et faire comme nous, afin de les induire par ce moyen à choses qui leur soient honnêtes et utiles. Or, convient-il prier Dieu qui régit et domine nos cœurs d'accomplir en nous telles choses ».

[228] Après avoir appuyé son dire, il demanda au sixième à quelles gens on doit gratifier et complaire. Lequel répondit : « À nos pères et mères avant tout, car Dieu a grandement commandé d'honorer père et mère, jugeant par-là, que nous devons mettre les amis au second rang, lesquels sont appelés semblables d'esprit. Au regard de vous, vous faites très bien de gagner l'amour de chacun ».

[229] Il interrogea après celui qui suivait : « Qu'est-ce qui est plus digne que la beauté ? » « C'est, répondit-il, la piété, car elle est même une beauté excellente et sa puissance est la charité qui est un don de Dieu, laquelle vous avez en votre possession, comprenant en elle tous les biens ».

[230] Ayant fort bien reçu et approuvé la réponse de celui-ci, il demanda à l'autre comment on remettrait la gloire perdue. Il lui dit qu'il ne se pourrait pas faire qu'il tombât en cela puisqu'il était bénin et gracieux à tout le monde, ce qui fait acquérir l'amour et bonne affection.

[231] Outre, plus le grand apprêt d'armées que vous avez donné grande assurance. Mais s'il n'y a aucuns qui y tombent, ils se doivent abstenir des choses par lesquelles ils sont hors de grâce et de là en avant, ils se gouvernent bien et justement, entretenant l'amour des gens, car c'est un don de Dieu que de bien faire ».

[232] Celui satisfait au roi par cette réponse, puis, en vint à demander à l'autre comment on vivrait sans tristesse. Il répondit : « Si vous n'offensez personne et faites plaisir à tous, gardant à chacun justice ; par celle-ci on recueille ces fruits de plaisir et liesse, mais on doit prier Dieu que les choses qui adviennent, outre, [233] notre opinion ne nous donne point d'ennui comme sont les morts, maladies, fâcheries et telles autres choses, mais de vous qui êtes bon vers Dieu cela ne vous adviendra ».

[234] Le roi affirmant que celui avait bien répondu interrogea le dixième en disant qui est le principal et plus requis en gloire et honneur. « C'est, dit-il, honorer Dieu non point par sacrifices, mais par pureté d'esprit et par bonne foi suivant sa volonté, ce que vous exécutez bien, tenant cela ferme en votre cœur que quelque chose que vous fassiez ou veuillez faire vienne à la connaissance de tous ».

[235] Le roi les ayant tous loués, il les salua encore plus haut et clair ainsi que tout le monde, et les philosophes, principalement les approuvaient, car ils étaient excellents en faits et en dits comme ceux qui commençaient tous leurs propos en parlant de Dieu. Peu après le roi se remit à faire bonne chère.

4. Quatrième jour

[236] Le jour suivant, les tables furent mises et couvertes comme avant et ils s'assirent. Donc, le roi, étant l'opportunité venue de deviser, s'adressa à ceux qui suivaient les autres qui avaient répondu le jour précédent, demandant au premier si prudence peut s'enseigner et apprendre. « C'est, répondit-il, une grâce de l'esprit provenant de la puissance divine pour prendre le bien et de refuser le contraire ».

[237] Le roi confessa qu'il avait bien dit, puis, il demanda à son voisin qu'est-ce qui sert le plus à la santé. « C'est, dit-il, la prudence, laquelle n'advient à personne si Dieu ne lui a préparé le cœur et l'esprit ».

[238] Ayant loué celui-ci, il demanda à l'autre par quels moyens on pourrait rendre aux pères et mères le plaisir ainsi qu'ils le méritent. Il répondit : « Si en rien vous ne leur

donnez ennui ; mais nul ne peut faire cela, si Dieu, qui est le guide de notre connaissance, ne dispose notre cœur à toutes choses honnêtes ».

[239] Il consentit à celui, puis, il demanda à son suivant comment il serait convoiteux d'ouïr. Il répondit : « Si vous estimez que la connaissance de chaque chose vous sert afin que, en faisant comparaison de ce que vous avez ouï aux choses présentes, vous choisissiez ce qui vous semblera être plus convenable. Mais, il faut requérir Dieu qu'il nous y aide pour ce que la perfection de toutes nos œuvres vient de lui ».

[240] Ayant approuvé cette réponse, il demanda à l'autre comment il ne ferait rien contre les lois. Il répondit : « Si vous connaissiez que Dieu, le législateur, a donné l'esprit et entendement aux hommes pour bien se gouverner, vous suivrez les lois ».

[241] Ayant approuvé celui-ci, il demanda à l'autre quel profit on a de la connaissance. Il répondit : « Si nous venons à estimer les accidents et nous y arrêter, nous serons fort fâchés et troublés en adversité, ou selon la grandeur de l'ennui que portent nos parents, mais en prospérité nous prenons gloire et honneur [242] ou les fils traitent bien leurs affaires ensemble et qu'ils s'entretiennent fort bien liés, de sorte que, plus grande félicité, on ne puisse souhaiter. Mais, il faut prier Dieu de faire prospérer tout ».

[243] Ayant reçu cette réponse, il demanda à l'autre comment il serait sans crainte. Il répondit : « Si votre esprit ne se sent coupable d'aucun méfait tout que Dieu nous tourne à bien dans toutes nos délibérations ».

[244] Il loua celui-ci, puis demanda à l'autre comment il aurait toujours promptement bon avis. Il répondit : « Si vous considérez toujours les infortunes des hommes, pour pensant à part vous quels changements des choses Dieu envoie, comment c'est qu'il élève les uns de gloire et honneur, les autres, il ruine tout couverts de calamités et vitupères ».

[245] Le roi affirma que celui-ci avait bien dit et fit parler l'autre d'après lui, demandant comment il ne serait point distrait par paresse ou par volupté. « Cela vous est, dit-il, bien aisé, vu que vous tenez un grand royaume dont il vous vient tant d'affaires que vous n'avez pas le loisir de divertir votre esprit à autre chose. Par quoi, il vous faut vaquer à cette sollicitude et prier Dieu qu'il ne vous ne laisse rien passer qui appartienne à votre état ».

[246] Le roi ayant loué celui-ci demanda au dixième comment il connaîtrait ceux qui le trompent. Il répondit : « Si vous prenez garde de quelle liberté chacun use envers vous, s'il a toujours eu cette contenance ou maintien en saluant ou étant salué, et en toutes façons de faire et vous n'omettez rien de ce que l'amitié requiert par les affections ou autres manières de voir et de gouverner ».

[247] Donc le roi les appelant tous par leur nom les loua fort, puis, après chacun se mit à se réjouir.

5. Cinquième jour

[248] Le jour suivant, le roi, prenant le temps et opportunité au festin, vint à demander à celui qui suivait quelle est la plus grande négligence. « C'est, dit-il, quand un homme est mal soigneux de ses enfants et ne leur apprend rien, car, si nous venons à faire vœux et prières à Dieu, ce ne doit être seulement pour nous, mais aussi pour nos enfants, afin que Dieu leur donne bien à planter et leur départe du savoir et de la prudence, car cela vient de Dieu ».

[249] Affirmant que celui-ci avait bien dit, il demanda à l'autre comment il habiterait et honorerait son pays. Il répondit : « Si vous vous persuadez que c'est une très bonne chose

de vivre et mourir chez soi et que faire voyages hors de son pays est une folie apportant aux riches blâme et déshonneur comme s'ils en étaient chassés par quelque mal. Par quoi, vous gagnerez ce point en faisant du bien à toutes gens de bien, car en toutes choses Dieu vous en donnera la grâce ».

[250] Ayant ouï cette réponse, il demanda à l'autre comment on doit s'accommoder à sa femme. Il répondit : « Les femmes sont bien de telle nature qu'elles présument beau coup de soi et sont âpres et ordonnées à suivre leur affection et par ainsi aisées à faillir et trébucher par leur imprudence et faible complexion.

[251] Mais il nous en faut servir pour notre santé et profit qu'en pouvons tirer et ne leur doit-on être adversaire par contrariété d'opinion, car il faut régler sa vie à quelque fin et ainsi que font les gouverneurs de navires, avoir notre entente à quelque signe, lesquelles choses comme toutes autres se gouvernent par l'ordonnance de Dieu ».

[252] Accordant le dire de celui-ci il demanda à son voisin comment il ne soit point déçu. Il répondit : « Si vous continuez, Sire, de ne croire point aux détracteurs en conduisant chacune classe par raison, mais, ainsi que vous êtes homme d'excellent esprit, discernant les dits et faits, si vous achevez vos besognes dressées et menées par certain jugement et assuré, jamais vous ne serez déçu comme vous demandez. Mais, d'entendre bien telles choses et bien gouverner, c'est un ouvrage de la puissance divine ».

[253] Le roi trouva bonnes ses raisons, puis, il interrogea l'autre comment il ne serait point colérique ou en dépit. Il répondit : « Si vous considérez que celui en qui dépend la vie de tous, s'il fait aucune chose par colère, il fait mourir beaucoup de gens, ce qui est piteuse chose et dangereuse de faire perdre la vie à plusieurs pour régner.

[254] Mais puisque tout le monde vous complaît et obéit, pourquoi vous devez-vous courroucer ? Il faut aussi que vous sachiez que Dieu gouverne tout le monde étant exempt de tout courroux, lequel il est nécessaire que vous imitiez ».

[255] Le roi, disant que celui-là avait bien répondu, demanda à son suivant ce qui est bon conseiller et aviser. « C'est, dit-il, de bien faire toutes choses par discours de raison pour certaine fin prétendue et rejeter ce qui est inutile et contraire à la raison, afin que notre esprit, discourant par chacune chose, nous parvient à ce que nous prétendions en bien conseiller. Mais tout conseil est très ferme et assuré par la vertu de Dieu, à vous principalement qui exercez les œuvres de piété ».

[256] Le roi applaudit à celui-ci, puis, il demanda à l'autre qu'est-ce de philosopher. « C'est, dit-il, bien et proprement rendant raison, parler de chacune chose mise en avant et ne se laisser transporter de ses appétits, mépriser toutes choses folles et vaines qui procèdent coutumièrement des cupidités, et se conduire par certaine mesure à parfaire les choses opportunes, auquel état, afin de parvenir, il faut requérir Dieu ».

[257] Il approuva celui-là et demanda à celui d'après quelle est la récompense d'hospitalité. Il répondit : « Si étant équitable à tous, vous rendez ce que vous avez reçu amplement, augmenté comme par grande usure, de sorte qu'il semble que vous surpassiez tous et chacun en hospitalité, car Dieu, élève fort les petits et aime ceux qui s'abaissent ».

[258] Le roi porta témoignage qu'il avait bien dit, puis, il demanda à l'autre qu'elles sont les œuvres qui durent. « C'est, dit-il, quand aucun ne parachève choses grandes et dignes de vénération de sorte que, ceux qui les regardent s'abstiennent d'y toucher pour leur beauté et excellence et qu'il ne laisse derrière nul de ceux qui savent enrichir toutes choses et n'y emploie personne à les accomplir sans leur donner les choses requises à leur usage, car Dieu qui voit tout donne aux hommes force de [259] biens, leur baillant santé, le sens

et les autres choses semblables. Par quoi, vous devez, en faisant le semblable, donner aux pauvres souffreteux et qui endurent mal relâchance de leurs maux et repos, car telles choses demeurent à jamais, lesquelles prennent leur perfection de justice ».

[260] Le roi, assurant que celui avait bien parlé, demanda au dixième, quel est le fruit de la sagesse. Il répondit : « C'est ne se sentir fâché d'aucun mal et passer sa vie en vérité, car de ces choses s'engendre grand joie et récréation d'esprit.

[261] Sire, aussi vous serez accompagné de très bonnes espérances en régnant selon Dieu ».

6. Sixième jour

[262] Ces propos ouïs, tout le monde les approuva fort et leur applaudit. De là, le roi, plein de grande joie, retourna à banqueter. Le lendemain, quand ils se furent tous assis à table à leur manière accoutumée et que le temps fut venu de deviser, le roi vint à faire ses questions à ceux qui restaient, demandant [263] au premier comment une personne ne s'élèverait point en orgueil. Il répondit : « En gardant égalité et en toutes choses pensant à soi-même, considérant en son esprit comment l'homme a prééminence sur les hommes et comment Dieu anéantit les orgueilleux et, au contraire, élève les humbles doux et gracieux ».

[264] Ayant loué celui-ci, il a fait parler le suivant, lui demandant de quelles gens il se faudrait servir en conseil : « De ceux-là, dit-il, qui se sont trouvés en beaucoup d'affaires et vous portent grande affection, aussi, ils vous ressemblent de mœurs et conditions. Quant à ce de connaître ceux qui en sont dignes, la clarté de Dieu le démontre ».

[265] Il loua celui-ci et demanda à l'autre : « Qu'est-ce qui est le plus nécessaire à un roi » ? C'est, répondit-il, l'amour et la grâce des sujets pour tant que par ce moyen on fait un lien d'amitié qui ne se peut dénouer ni rompre, car Dieu mène à fin les choses qui se font par bonne élection ».

[266] Le roi ayant accordé à celui-ci sa raison interrogea celui d'après quelle est la fin d'une harangue et oraison. Il répondit : « C'est, quand on a mis en termes ce dont on doit parler, tirer son adversaire à son opinion, remontrant que le contraire n'est ni bon ni utile ; en ce faisant, sans encourir nulle offense, il viendra à la fin de son attente avec grande louange. Mais la persuasion se dresse et dispose par l'œuvre de Dieu ».

[267] Le roi porta témoignage qu'il avait bien dit. Puis, il demanda à un autre comment il se pourrait accommoder à plusieurs peuples étant en son royaume. Il répondit : « Si vous distribuez à chacun ce qu'il appartient et suivez justice pour guide, ainsi que vous faites et Dieu vous donnera la grâce de discerner ce qui sera bon et droit ».

[268] Le roi caressa celui-ci, puis, il demanda l'autre de quoi doit-on être triste. Il répondit : « Des adversités de ses amis quand nous voyons qu'elles sont pour durer et qu'ils n'en peuvent échapper, ou qu'elles leur donnent tant de maux qu'ils en viennent à mourir, car en tels accidents, il n'y a nulle raison qui vous puisse garantir de tristesse. Aussi, où il n'y a point d'espérance et qu'on ne trouve remède qui y serve tout le monde se contriste, mais d'éviter le mal totalement, cela appartient à la puissance divine ».

[269] Le roi, ayant porté témoignage qu'il avait répondu comme il fallait, passa, outre, et demande à un autre pourquoi un homme perd sa gloire et réputation. « C'est, répondit-il, quand il devient âpre et aigre par un orgueil qui le mène, alors il perd sa gloire et, au lieu

de ça, il acquiert vitupère, car Dieu qui donne et tient en sa puissance toute gloire, il la tourne et fait incliner où il lui plaît ».

[270] Ayant loué celui-ci, il pria l'autre de lui enseigner à quelles gens on doit se fier de sa personne. « À ceux, dit-il, qui sont si bien affectionnés envers vous que par crainte, ou par convoitise, ou par gain on ne les pût émouvoir. Quant au signe d'amour et affection, il s'aperçoit qu'à grand peine il y faut du temps beaucoup pour l'observer, car qui met son entente aux richesses il est traître de nature. Mais Dieu vous a pourvu de si bon conseil et avisement que vous n'avez autour de vous que gens qui vous aiment ».

[271] Le roi, disant que celui-ci avait sagement parlé, demanda à un autre qu'est-ce qui conserve un royaume. Il répondit : « C'est être soigneux et prendre garde de près que ceux à qui vous donnez charges ou gouvernements ne fassent des maux ou oppression de peuple. Ce que vous saurez bien faire parce que Dieu vous a donné très bon entendements ».

[272] Il loua celui-là, puis, suivant l'ordre, il demanda à l'autre par quel moyen se garde la grâce et l'honneur. « Par vertu, répondit-il, car c'est elle qui donne perfection à toute œuvre, et met le mal sous les pieds, tout ainsi que vous montrez envers tous une excellente bonté, ce que vous avez du don de Dieu ».

[273] Le roi prit fort bien cette réponse, puis, il demanda à l'onzième, pour ce qu'il en eût resté deux des soixante-dix, comment il se pourrait maintenir en guerre de courage pacifique. Il répondit : « Si vous avez cette fantaisie que vos capitaines ne font nulle faute, mais bien ils ont entre eux un débat et contention à qui se portera plus vertueusement parce qu'ils ont imprimé en leur esprit une certaine expérience que vous aurez leurs affaires en recommandation s'il advenait qu'ils perdissent la vie.

[274] Quant à vous, rien ne vous donnera tristesse en bien disposant toutes choses selon le don de Dieu, qui vous fait la grâce de vous conduire sagement ». Donc le roi, les ayant tous caressés, se mit à faire joyeuse chère, et buvant à chacun, se réjouit longuement.

7. Septième jour

[275] Quand vint le septième jour, le festin fut apprêté encore plus magnifiquement parce qu'il s'y trouva plus grand nombre des ambassades des cités et, quand l'heure fut venue de deviser, le roi, se tournant vers ceux qui n'avaient encore point répondu, il demanda au premier comment il saurait bien ratiociner.

[276] Il répondit : « Si vous pensez et pesez à part vous les propos qui ont été tenus et par qui et de quoi chacun a parlé, et que longtemps vous cherchiez en votre esprit par plusieurs façons la chose dont il est question, car le bon entendement pour discerner chacune chose tel que vous avez, Sire, c'est un beau don de Dieu ».

[277] Le roi, ayant bien reçu cette réponse, demanda à l'autre pourquoi c'est que la plupart des gens ne parviennent point à la vertu. « C'est, répondit-il, pour ce que nature a fait les gens de telle sorte qu'ils sont intempérants et enclins aux voluptés, dont est engendrée l'injustice et le comble d'avarice.

[278] Mais l'état de vertu étant situé en haut lieu empêche et déchasse ceux qui sont adonnés aux voluptés, car elle veut qu'on porte révérence à la magnanimité et la justice principalement, lesquelles c'est Dieu qui les amène et donne ».

[279] Le roi, affirmant que celui-ci avait très bien dit, demanda à l'autre : « Que faut-il que les rois suivent principalement ? » « Ce sont, dit-il, les lois afin de dresser et régir la vie des

hommes par justes opérations ainsi que vous avez très bien su faire, dont vous avez acquis tel renom qu'on parlera de vous à jamais, ayant suivi les commandements de Dieu ».

[280] Le roi loua celui-ci, puis, il demanda au séquent qui sont ceux qu'on doit pourvoir d'offices. « Ceux, dit-il, qui haïssent les choses mauvaises et ensuivent nos affections et qui font toujours bonnes choses pour acquérir gloire et honneur, étant menés et attirés par la douceur de la louange. Donc, Sire, vous gagnerez pour certain ce point-ci pour ce que Dieu nous a donné la couronne de justice ».

[281] Le roi, ayant approuvé le dit de celui-ci, se tourna à l'autre et lui demanda : « Quels gens doit-on élire pour capitaines ? » « Ceux, répondit-il, qui sont excellents, de bon cœur et justice, et qui aiment plus cher la vie des hommes que la victoire toute pleine de sang, car Dieu se montre bon envers tous, à qui ressemblez en faisant du bien à vos sujets ».

[282] Le roi loua la réponse de celui, puis, il demanda : « Quel homme est celui qui mérite d'être en admiration ? » Il répondit : « C'est celui quiconque ayant grande gloire, grand savoir et puissance, néanmoins se montre de cœur et affection égal à tous, ainsi que vous-même, vous montrant tel, êtes à tous admirable car Dieu vous induit à y prendre garde ».

[283] Le roi, s'accordant à son dire, va demander à un autre à quelles choses les rois doivent employer plus de temps. Il répondit : « À connaître les beaux faits et à lire les livres qui parlent d'œuvres excellentes, et chercher tous les enseignements qui sont écrits pour conserver les royaumes et redresser les mœurs et conditions des hommes, ce que vous, parce que le faites d'affection et que Dieu fait aussi prospérer vos entreprises, vous avez acquis une gloire qui surpasse toutes les autres ».

[284] Le roi caressa celui-ci, puis, il demanda à un autre : « Que faut-il faire étant de loisir afin de ne pas s'apparêsser d'oisiveté ? » « II faut, répondit-il, considérer avec grande diligence tout ce qui vient à la fantaisie et mettre devant ses yeux une certaine forme et portrait de la vie, puis, considérer par quel moyen et vertu chacune des choses ont [285] été parfaites, car, en ceci on peut apprendre et y avoir de l'honneur pour ce qui souvent en bien petites choses apparaît quelque chose de beau qu'on peut élire ; au regard de vous, puisque Dieu vous donne de tous biens à suffisance, vous aimez et chérissez toute honnêteté à cause de l'étude de philosophie ».

[286] Le roi entôla fort celui-ci de paroles, puis, il demanda au neuvième comment on doit passer le temps aux convives. « II faut pour cela, dit-il, appeler gens anxieux d'apprendre et qui puissent bien parler des affaires du royaume et raconter les vies des princes, car vous ne trouverez rien plus plaisant ni de plus grande récréation pour [287] autant qu'eux, étant instruits et munis de toutes belles choses à enseigner, car ils honorent Dieu, ce que vous savez très bien faire parce que Dieu vous fait tant prospérer ».

[288] Le roi, ayant approuvé son dire, interrogea un autre, lequel vaudrait mieux au pays défaire leur roi d'une personne privée, ou de suivre et entretenir un roi issu de roi. Il répondit : « Ce qui est le plus décent et convenable, selon le naturel du pays, car, s'il est ainsi que les rois issus de rois semblent aux sujets être rudes, d'autant [289] plus, ceux qui de petit lieu et personnes privées sont élevées à cette grandeur, pour ce qu'ils ont eux-mêmes enduré de la pauvreté et durs travaux, ils deviennent plus âpres et cruels que les tyrans malheureux en dominant sur leurs sujets par une manière de force.

[290] Mais, comme j'ai dit ci-dessus, c'est bien le meilleur que de suivre la coutume du pays et la commune institution a très grande puissance pour régner, ainsi que vous, Sire, par ce moyen vous avez domination sur les grands, car vous excellez et surpassez les autres

non point tant pour la gloire, l'empire et les richesses que vous tenez, que vous faites par douceur et bonté dont vous attirez tout chacun par la grâce que Dieu vous en donne».

[291] Le roi s'arrêta quelque temps à celui, puis retournant au dernier. « Répondez-moi, dit-il, qu'elle est la meilleure chose en un règne ? » « C'est, répondit-il, d'entretenir toujours son peuple en paix et, touchant le fait des procès, faire bonne et brève justice.

[292] Un prince le peut très bien faire quand il hait les mauvais, aime les bons et fait grande estime de sauver la vie d'un homme, ainsi que vous, Sire, vous estimez être grande méchanceté de tuer un homme et, modérant tout par justice, vous enrichissez vos beaux faits de gloire qui durera à jamais pour tant que Dieu vous a donné un esprit délivré de mal et exempt de tout reproche ».

[293] Ces propos finis, il s'éleva un grand bruit d'applaudissements qui se faisaient et, par bon espace de temps, tout fut rempli de joie et de réjouissance. Le bruit cessa par la salle. Le roi, prenant un grand hanap plein de vin, but à ceux qui avaient répondu aux questions et à toute l'assistance, puis commença à parler en cette sorte : [294] « Par votre venue et présence, il m'est advenu de très grands biens, car vos réponses m'ont apporté beaucoup de profit et d'enseignements pour régner ». Après cela, il leur ordonna à chacun trois talents d'argent et un serviteur pour le servir, ce que tout le monde trouva fort bon et avec applaudissements se mirent tous à se reposer et faire grande chère, même le roi tout le premier s'était abandonné à toute gaité.

VIII. ACTES DES AUDIENCES ROYALES SOURCE DU SYMPOSIUM

[295] J'ai tenu long propos de cette matière, ô Philocrate, pour la grande affection que j'ai à des gens si sages, car je m'émerveillais fort d'eux que savaient sur le champ si bien et si à propos répondre à ces questions, attendu même [296] qu'elles avaient été cherchées par longue méditation et que celui qui les mettait en avant y songeait beaucoup sur chacune avant de la proposer. Et eux, ils rendaient les réponses ainsi, sur le champ, tant convenant et tant bien à propos comme s'ils en eussent longtemps consulté ensemble. Par quoi, ils ont semblé à moi et aux autres assistants, principalement aux philosophes, être dignes d'admiration.

[297] Cependant, il ne convient pas de mentir sur des questions qui peuvent être documentées dans ces matières, même si j'omisse d'une certaine vétille ce serait impie ; de sorte que, comme cela s'est produit, nous avons expliqué cela en supprimant toutes les erreurs. C'est pourquoi j'ai essayé de m'informer, avec ceux qui notent tous les détails, de ce qui se passe dans les auditions et les banquets du roi, en acceptant le pouvoir de leur parole.

[298] Car il est de coutume, comme tu le sais bien, d'écrire tout ce que le roi dit et fait, depuis le début de son audience jusqu'à ce qu'il se couche, une bonne pratique et profitable.

[299] Et le lendemain, avant les audiences, on lit les actes et conversations de la veille ; et s'il y a quelque chose de moins approprié, il est corrigé et refait.

[300] Je me suis donc scrupuleusement informé de tout, comme il est dit, avec les rédacteurs des documents, et je l'ai mis par écrit, convaincu de l'inquiétude intellectuelle que tu portes pour tout ce qui peut être utile.

IX. PROCLAMATION DE LA TRADUCTION

[301] Trois jours après que ces choses furent faites, Démétrius conduisit ces personnages à l'île de la mer et, après avoir passé une levée de sept stades, il passa outre le port et, de là, allant vers le quartier qui tire à septentrion, il vint au lieu préparé pour leur assemblée. C'était une maison assise sur le rivage, fort bien parée et hors de tout bruit, où toutes choses requises à l'usage de la vie étaient disposées en très bel ordre. Là, il les exhorta de besogner à la traduction.

[302] Or, ces gens-ci conférant ensemble et disputant chacun point, ils venaient à faire une chose consonante et accordante.

[303] Puis, quand ils avaient ainsi consenti d'un commun accord, ils baillaient à garder à Démétrius ce qui semblait être le mieux et plus élégant. Or, durait cette assemblée qu'ils tenaient et leur dispute jusqu'à neuf heures du jour.

[304] Après cela, ils allaient se reposer, car, comme j'ai dit ci-dessus, on leur fournissait tout fort somptueusement et tout ce que le roi faisait chacun jour apprêter, Dorothee, qui avait cette charge, mettait diligence de leur en fournir de même ; outre, ils allaient tous les jours voir la cour et, après avoir fait la révérence au roi, ils se retiraient aux lieux accoutumés.

[305] Et ainsi que c'est la façon des Juifs, après avoir lavé leurs mains en la mer, ils faisaient leurs prières à Dieu. De là, ils s'en allaient lire et besogner à l'interprétation.

[306] Je m'enquis d'eux d'une chose : pourquoi ils lavent premièrement leurs mains quand ils font vœux et prières. À cette question, ils me remontrèrent que ce leur était un témoignage et avertissement de ne faire point de mal mais en leurs œuvres se gouverner selon Dieu et saintement parce qu'elles se font toutes avec les mains, en rappelant très bien chacune des choses à justice et vertu.

[307] Donc ces personnages-ci étant traités ainsi en un lieu de silence et repos, avec cela trouvant grand plaisir partout et magnificence, dépêchèrent l'œuvre proposée et advint, comme s'ils eussent fait tout à exprès et délibéré entre eux, qu'en soixante et douze jours cette interprétation de l'Écriture fut parachevée.

[308] Le tout ainsi bien parfait, Démétrius assembla toute la multitude des Juifs au même lieu où avait été dépêchée la traduction et leur remontra tout le fait touchant ces excellents interprètes auxquels tout ce dit peuple rendit grâces et louanges comme à gens étant cause de très grands biens.

[309] Puis, ils portèrent révérence à Démétrius, le priant de vouloir encore laisser cette traduction entre les mains de leurs princes jusqu'à tant qu'ils eussent bien considéré la composition de celle-ci.

[310] Par quoi, quand on vint à faire revue de la Loi, les plus anciens des interprètes, étant ici présents et les ambassadeurs des villes et les chefs des communautés, firent obstations à tous qu'il n'y avait rien qui ne fût bien et saintement interprété et que tout se porterait bien s'il demeurait en cette sorte et que rien n'y fût changé.

[311] Comme chacun eut approuvé ces propos et applaudi à leur demande, Démétrius commanda qu'on jetât imprécations et maudissions sur ceux qui tenteraient d'ajouter, ou changer, ou transférer et ôter ou effacer une chose de tout ce qui était écrit. Après qu'ils eurent très bien expédié ceci, il les adjura de garder à toujours cette traduction de la Loi afin qu'elle durât à jamais. Quand ils eurent fait eux-mêmes pareils souhaits et serments

avec joyeux applaudissements, il vint au roi de se gratifier grandement de ce qu'ils avaient si bien exécuté la charge qu'il leur avait commise et la lui rendirent accomplie.

[312] Donc le roi, après s'être curieusement enquis et avoir soigneusement entendu le tout, s'émerveillant grandement du sens et entendement du législateur, vint à dire à Démétrius comment pouvait se faire, vu que ces écrits-ci étaient tels et si parfaits, que nul des historiens ni poètes n'en avait pris et ne s'en était aidé.

[313] À quoi il répondit que c'était tant par la révérence de la Loi ainsi instituée que pour ce que Dieu l'avait prohibé et défendu, car aucun qui avaient été si hardis de l'entreprendre ayant été battus de la vengeance divine, ont été contraints de s'en désister.

[314] Outre, il testifia avoir entendu que Théopompe, à raison qu'il avait transféré en son histoire quelques points secrets de la Loi, avait été troublé en son esprit par l'espace de plus de trente jours, lequel ayant par intervalle relâchance de son mal, quand il eut fait sa requête à Dieu, il lui fut clairement démontré [315] par un songe en dormant, que cela lui était advenu parce que, pervertissant les choses divines, il avait entrepris de les divulguer.

[316] J'ai bien aussi trouvé dans les œuvres de Théodectes, celui qui a composé des tragédies, qu'il perdit la vue pour ce qu'il avait voulu transférer en ses poésies des choses prises dans tels livres et, quand il eut aperçu la cause de son aveuglement, qu'il pria Dieu quelques jours durant et ainsi recouvra la vue.

X. LE DÉPART DES TRADUCTEURS

[317] Donc le roi, faisant bon serment que c'était très bien, dit à Démétrius, l'adjura et expressément lui commanda de mettre grand soin et sollicitude à faire bien serrer ces livres et les garder d'être maculés ou souillés en nulle sorte.

[318] Puis, s'adressant aux interprètes et leur tenant fort bons propos, les exhorta de venir le voir encore ci-après quand ils seront de retour en Judée, « Car c'est bien la raison, dit-il, qu'ils soient honnêtement conduits pour le présent et ramenés en leurs maisons et, s'ils reviennent, je leur promets que je les tiendrai au rang de mes amis et davantage leur ferai par honneur de grands présents ».

[319] Sur cela, il commanda qu'on fasse incontinent les apprêts pour leur retour, usant envers eux, de magnificence telle qu'il appartenait, car il leur donna à chacun trois belles robes longues, en outre, il leur bailla deux talents d'or et un grand vase fort beau, pesant un talent et tout ce qu'il faut à bien parer un logis.

[320] Puis, il envoya à Eléazar dix lits soutenus sur pieds d'argent avec tout ce qui est requis pour les accoutrer à l'honneur, davantage trente autres talents, dix robes longues, des draps de pourpre, une belle couronne et bien pesante, des tuniques de bysse jusques au nombre de cent, des phiales et bassins et deux grands hanaps d'or à faire les libations.

[321] Puis, aux lettres qu'il écrivait lui remontra que, si aucun de ces personnages n'avait volonté de revenir vers lui, il ne l'en empêchât, car, comme il fit grand compte de la fréquentation des gens savants, à les recouvrer, il exposait ses richesses, y faisant une grande dépense et non à choses folles et vaines comme font les prodiges.

XI. ÉPILOGUE

[322] Or, voilà mon frère Philocrate, le présent que je t'avais promis, à la lecture duquel je pense que tu prendras, sans point de faute, plus de plaisir que tu ne feras à courir les livres

de fables et romans, vu que tu exerces principalement ton esprit et entendement à l'exercice des beaux faits où tu emploies le plus de temps. Par quoi, je mettrai dorénavant peine de t'écrire toutes choses dignes afin d'émouvoir entre nous deux un combat pour l'amour des choses belles et excellentes. Adieu.

Fin du livre de Aristée, des soixante et douze interprètes de la Loi Hébraïque. Telle est cette traduction, libre mais fouillée et consciencieuse. Le manuscrit est une copie, non un original, comme le prouvent certaines dittographies. L'erreur qui se trouve dans l'énumération des traducteurs de la septième tribu et de la huitième tribu est la même que dans la traduction de Paradin et a la même source. Notre traduction contient, comme l'autre, le sixième nom des traducteurs de la quatrième tribu omis dans les manuscrits grecs, Sachus, ce qui confirme leur parenté de source.